L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

38e VOLUME. — 11me ANNÉE

Numéro Exceptionnel

CONSACRÉ A

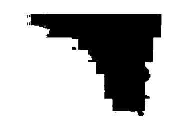
LA LITTÉRATURE OCCULTE

et surtout à Alfred de Musset

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1898)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris. Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS



PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·. א — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. א — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. א — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — GEORGE MONTIÈRE, S.·. I.·. א — PAPUS, S.·. I.·. א — SÉDIR, S.·. I.·. א. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30° .·. — BLITZ. — BOJANOV. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — FABRE DES ESSARTS. — Dr FUGAIRON. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. — RAYMOND. — Dr ROZIER. — Dr SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.



L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
Villa Montmorency, 10, aven. des Peupliers
PARIS-AUTEUIL
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
CHAMUEL
5, Rue de Savoie
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ÉSOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE



LA LITTÉRATURE ET L'OCCULTISME

Nombre de gens seraient étonnés que l'on posât devant eux cet aphorisme si simple : La littérature n'est qu'une des branches de l'occultisme.

Et cependant il en est peu de plus justes, à condition de s'entendre tout d'abord sur la signification du mot Littérature.

La littérature — vraie — est chose fort rare : de même qu'on applique le mot amour aux aspirations les plus élevées comme aux manifestations les plus bestiales, de même le vocable littérature englobe toutes les élucubrations, celles qui ne sont que des assemblages de signes, sans portée, sans valeur, sans ordre ni rythme, et celles au contraire qui certifient un état de conscience, une poussée d'intellect, une volonté d'extérioriser quelque chose de soi et de le concréter en une œuvre.

Métier ou inspiration — expiration, devrait-on dire — se confondent sous la même étiquette, bien que dans les manifestations littéraires, la plus grande

part ne vale même pas l'effort du menuisier qui rabote une planche : nous sommes trop prompts à saluer littérateurs ceux qui, à l'égal d'un ébéniste émérite, manient habilement la vrille, la varlope ou le ciseau. Ce peuvent être de très gracieux ciseleurs, des râpeurs de vers ou des piqueurs d'épithètes. Ce ne sont point ces littérateurs que jamais revendiquera l'occultisme ou qui jamais se pourront réclamer de lui.

Mais, dès qu'un homme sent en lui bouillonner une force, ou que son cerveau, comme surchauffé, tend, presque malgré lui, à laisser échapper *quelque chose* qui est en lui et dont la répression est presque impossible, quand, ainsi qu'il est dit plus haut, l'écrivain extériorise, *nolens, volens*, une parcelle de sa substance intellectuelle, alors il fait, même sans le savoir, œuvre d'occultisme.

Le génie enfin n'est qu'une canalisation de l'astral. L'homme, quoiqu'en souffre son incurable vanité, n'est qu'un appareil à la fois récepteur, enregistreur et transmetteur des forces de la nature, autant de celles qu'on a coutume d'appeler matérielles que des spirituelles. Il s'assimile les éléments *rupiques*, les désagrège et les transforme, en tant que son appareil cérébral est plus ou moins parfait, en terrain d'adaptation pour les forces manasiques. Accumulateur de force plus ou moins brutale, il est plus ou moins apte, placé en certaines conditions, à dégager l'étincelle.

Ces conditions d'adaptation du terrain matériel à l'ensemencement du spirituel — j'emploie ces mots dans



le sens ordinaire, sous cette réserve qu'entre les divers états il n'y a pas d'autre différence que celle des degrés — nous sont à peu près inconnues, tant dans notre état d'imperfection, les manifestations en sont rares, subtiles et fugitives. Le rêve, la méditation, l'absorption, le recueillement, la contemplation en sont les formes les plus connues et se confondent trop souvent avec l'engourdissement physique et moral. Mais quand, soit par nature de constitution, soit par effort d'adaptation, ces états sont réellement manasiques, alors les éléments spirituels viennent d'eux-mêmes exciter l'appareil cérébral, et la pensée jaillit, véritablement originale, parfois géniale.

Combien de littérateurs, pour adopter le mot, reçoivent ces effluves supérieurs? Le nombre en est des plus restreints, bien que l'orgueil le croie beaucoup plus important. Chez les uns ce ne sont que banalités qu'on décore du titre de belles pensées; chez les autres, c'est un désordre d'idées mal équilibrées. Ce qu'ils prennent pour de l'inspiration ou du génie n'est qu'un état pathologique, fièvre d'un candidat à la folie.

Les idées sont des êtres vivants qui peuplent l'astral. Elles peuvent traverser des millions de cerveaux sans y laisser de trace. Quelques-uns — et on peut rapidement les compter — reçoivent ces entités spirituelles, les élaborent, les fécondent et les restituent dans leur beauté complète et développée.

Quand, aux prédispositions ataviques, s'ajoute la volonté, quand l'imprégnation de l'astral est fréquente et persistante, quand elle crée ce mode réflexe de tra-

vail cérébral qui s'appelle l'intuition ou plus vulgairement l'inspiration, l'écrivain est au-dessus de tous les hommes : prophète comme Moïse, patriote comme Eschyle, railleur comme Aristophane, philosophe comme Platon, moraliste comme Jésus, médecin comme Paracelse, évocateur comme Homère, comme Shakespeare, comme Hugo, démolisseur comme Voltaire ou raisonneur didactique comme Descartes, illuminé comme Saint-Martin, Bœhme et Fabre d'Olivet, il doit aux forces inconnues, occultes, la puissance qu'il exerce sur ses contemporains et sur ses successeurs. Son cerveau a été un miroir d'astral et en a reflété quelques rayons sur l'humanité. Ainsi de tous les hommes qui ont jeté dans le monde une idée, un progrès, un mot de justice et de vérité, tous ont été des intermédiaires généraux entre l'astral et le matériel, tous ont pénétré dans le spirituel et nous en ont rapporté un reflet.

Ainsi se confirme cette affirmation : la littérature n'est qu'une des branches de l'occultisme.

* * *

D'autre part, il est évident que tout homme qui se consacre à l'étude et à la méditation est plus apte que tout autre à développer sa propre réceptivité, quant à l'astral. Ce qu'on définit esprit d'assimilation n'est pas autre chose que cette facilité d'adaptation plus ou moins développée, applicable à des idées différentes et de valeur diverse. En général, les assimilateurs ne produisent rien de génial, parce que leur cerveau ré-

cepteur est un crible à travers lequel tout passe sans qu'aucune élaboration transformatrice s'exerce. Mais il en est au contraire chez qui l'assimilation a pour corollaire la préhension de matériaux sans nombre que leur cerveau concasse, triture, presse en quelque sorte pour en exprimer l'essence.

Au premier rang de ceux-là, il faut placer Shakespeare.

Ce cerveau fut à la fois le plus assimilateur et le plus créateur qui jamais fonctionna sous le crâne d'un homme. Il n'en est pas qui ait montré plus nettement ces deux qualités en apparence antithétiques, l'exaltation et la pondération. Chez lui — état des plus rares — l'intuition s'allia avec la mesure, la puissance d'émotion avec la précision de l'observation.

Certes Shakespeare étudia beaucoup, mais une existence d'homme — et la sienne fut courte — ne suffirait pas à expliquer son étonnante érudition, si l'intuition n'était venue à son aide. De tous les points du monde intellectuel de son temps, les entités astrales convergèrent en ce cerveau, préparé par la nature et modelé par un travail constant.

Shakespeare, nous dit-on, écrivait vite, sur le premier coin venu d'une table de taverne, et l'œuvre, comme fond et comme forme, jaillissait parfaite de sa plume. Il tenait les yeux à demi fermés, les prunelles en haut, à ce point qu'on ne voyait que le blanc de la sclérotique. C'est que Shakespeare entendait, écoutait la voix muette de l'astral, le murmure silencieux mais pénétrant de l'inspiration. L'inconnu lui dictait, et il n'était en quelque sorte qu'un secrétaire de l'astral.

On a dit qu'il savait tout. L'expression est vraie, mais elle veut une explication. Selon que Shakespeare orientait son esprit, il s'établissait une attraction entre ses fibres cérébrales et les idées adéquates au sujet médité. Ces idées venaient en essaim, lui apportant l'intuition, la divination. Ce qu'il savait se grossissait, se complétait de ce que lui apportait l'astral. Les tableaux akasiques se présentaient à lui, achevant les quelques traits qu'il avait déjà recueillis.

Tantôt c'était le monde des féeries, des forces vivantes de la nature animant le bois d'Athènes ou l'atmosphère de l'île de Prospero ; tantôt se reconstituait avec une vérité précieuse, l'histoire du passé. Il vivait à Rome avec Jules César, à Chypre avec Othello. Ou bien s'il s'attachait à la peinture des âmes, la synthèse des caractères spéciaux qui constituent la jalousie, la haine, l'hypocrisie, l'héroïsme, la bonté, le dévouement, se matérialisait devant lui, comme par un groupement d'élémentaires, tous en un, venant poser devant lui. Les drames et les comédies de Shakespeare se jouaient dans l'astral, avant de prendre corps sur le théâtre du Globe.

Ainsi l'a dit Sardou dans la préface de notre traduction : Il voyait en imagination ce qu'il n'a jamais pu réaliser sur une scène primitive.

Oui, Shakespeare fut un voyant, dans la plus large acception du mot.

*
* *

Eut-il conscience de cette aide de l'astral? Oui, et c'est à cette compréhension qu'il convient d'attribuer

sa retraite prématurée. Jeanne d'Arc ne put, à son grand regret, retourner dans son village, lorsqu'elle sentit que l'astral serait fermé pour elle, alors qu'elle n'entendit plus les voix, muettes aussi, celles-là. Du jour où elle agit seule, elle fut perdue.

Shakespeare n'obéit pas aux mêmes entraînements. Dès que s'affaiblit en lui la vision surhumaine, il déposa la plume et s'en alla dans sa petite ville de Stratford-sur-Avon. Ainsi de notre temps fit Rossini, le chantre immortel de *Guillaume Tell.* Tous ces hommes étaient des écouteurs de l'astral ; quand leur cerveau — soit fatigue, soit modification organique — ne l'entendirent plus, ils se turent eux-mêmes.

Si l'on cherchait une preuve, à l'appui de cette définition du génie de Shakespeare, on la trouverait dans la parfaite notion de l'occultisme dont son œuvre nous apporte tant de témoignages.

A ce point de vue, rien n'est plus instructif que le drame de *Macbeth.*

L'assimilation est évidente, et les nombreux détails indiquent une parfaite connaissance des pratiques de la sorcellerie.

Le nombre *trois* est celui des sorcières qui tournent trois fois trois fois autour du chaudron. Le crapaud Paddock est le grand agent d'envoûtement ; Shakespeare note en passant l'égorgement des porcs, cérémonie goétique qui remonte aux temps antiques. Voir Horace. Voici plus loin le cercle de la ronde des fées, délimité par l'herbe desséchée, que nous retrouvons dans le livre de notre regretté Guaita, le *Serpent de la Genèse.*



La première scène du quatrième acte est typique.

Ainsi la deuxième sorcière dit :

— Trois fois... et une fois le hérissonneau a gémi.

Trois est en effet le nombre fatidique ; mais il clôt l'action magique, et le — un de plus — donne 4, c'est-à-dire la réalisation.

Les ingrédients du chaudron sont empruntés au plus pur manuel de magie, jusqu'à la mandragore, momie de sorcières — et les tiges d'if fendues, formant la baguette fourchue. Et fendues pendant l'éclipse de lune, circonstance bien connue des conjureurs et qui vise l'influence de l'ambiance sur les choses.

Plus loin, une sorcière jure — *par les piqûres de mes pouces!* On sait que les hystériques sont d'une sensibilité extrême au bout des doigts, et les expériences de Baraduc et de Jodko ont prouvé le rayonnement fluidique des pointes.

Une autre parle de graisse qui a sué du gibet d'un meurtrier, et on sait que tout corps, tout objet dégage un fluide, une *aura* qui est imprégnée non seulement du bien ou du mal physique existant dans l'être ou dans l'objet, mais aussi et surtout du bien ou du mal moral qui sont en eux. Autour du gibet, il y a l'*aura* de cruauté du bourreau, de rage ou de désespoir de la victime, et ces hideurs sont un poison.

Mais c'est surtout dans la question des apparitions que Shakespeare révèle une compétence si profonde qu'on s'est demandé parfois s'il ne s'était pas initié à quelque société analogue aux Rose-Croix.

Tout d'abord Macbeth a la vision astrale du crime qu'il va commettre — ma pensée, dit-il, où le meurtre

forme image. Puis sa pensée de crime se coagule devant lui sous la forme d'un poignard. Les *élémentals* s'emparent de son dessein meurtrier, se font un corps aux dépens de son fluide de crime.

Mais arrivons à la scène célèbre de l'apparition de Banquo, absolument conforme aux théories de l'occultisme.

La pensée de Macbeth s'extériorise et se matérialise, en lui empruntant à lui-même son corps fluidique. Mais les assistants qui ignorent tout ne lui apportent aucun concours de telle sorte que ce corps fluidique ne peut être vu que par lui qui est en une sorte de *trance*. Dès que sa tension cérébrale diminue, l'extériorisation cesse, et l'apparition s'évanouit. Et, quand la faiblesse de Macbeth permet de nouveau l'extériorisation, le spectre revient. Il faut que Macbeth use de toute sa volonté — dehors ! irréelle moquerie ! — pour que le spectre disparaisse à nouveau, l'assassin ayant repris possession de son corps astral.

Détail génial ! Banquo a déjà disparu une fois. Macbeth ne peut résister au désir de parler de lui, de l'évoquer en quelque sorte. C'est le démon de la perversité, d'Edgar Poë.

Nous trouvons aussi, lors de l'apparition des rois Banquo, dans la grotte des sorcières, l'application des miroirs magiques (Voir le livre de M. Sédir).

Rappellerai-je enfin la scène de Lady Macbeth, admirable réalisation des effets somnambuliques.

Même étude pourrait être faite sur *le Songe d'une nuit d'éte*, sur *la Tempête*, sur *Hamlet*.

Aussi, en cette dernière pièce, le spectre du père est, non plus une création née des fluides extériorisés d'Hamlet ou d'Horatio, mais bien le corps astral même du vieux guerrier, encore attaché à l'atmosphère terrestre par le poids de son existence passée — il est mort plein de fautes et n'a pas eu le temps de se repentir. Ce sont bien les élémentaires ambiants qui l'aident de leur matérialité astrale pour qu'il se rende visible aux yeux de son fils et de ses amis.

Du reste, ne lisons-nous pas dans *Roméo et Juliette*, après que Mercutio a été tué en duel :

— Le fluide de Mercutio est encore de bien peu au-dessus de nos têtes.

Les astraux des morts par accidents sont à l'état de trouble et ne peuvent immédiatement continuer leur évolution (V. Papus).

Il faut se borner. Cette étude sera un jour complétée et une fois de plus sera prouvée cette vérité, c'est que, chez tout homme d'intelligence équilibrée, l'occulte pénètre et s'impose.

JULES LERMINA.



L'ÉTAT PSYCHIQUE
D'ALFRED DE MUSSET

FAITS NATURELS

I

LE TEMPÉRAMENT

Les sensitifs ne sont pas rares parmi les poètes ou dans leurs familles. Au grand-père de Gœthe, à la sœur de Chateaubriand, à Émile Deschamps, à Shelley, etc., il faut joindre Alfred de Musset, sur qui son ancienne gouvernante publie en ce moment de curieuses révélations (1). Il avait sur la fin, a-t-elle déjà raconté dans une interview du *Temps*, des pressentiments et des hallucinations. Il devinait les pensées; sous les guichets du Louvre, il entendit une voix : « Je suis assassiné rue de Chabanais. » Il y courut et se croisa avec le cadavre... Une nuit, il crut voir un croque-mort dans sa chambre : or, son voisin était mort à l'instant même... Sa main fit remuer à

(1) *Annales politiques et littéraires*, 25 juillet et 22 août 1897.

distance un cordon de sonnette (1). Ainsi, d'après ces renseignements, Musset fut un visionnaire aux dernières années de sa vie : à vrai dire, il l'avait toujours été.

On ne s'en douterait pas à lire les différentes biographies écrites par son frère, mais elles passent pour quelque peu inexactes, surtout *Lui et Elle*, et on ne saurait, en tous cas, leur accorder une entière confiance, non plus qu'aux Souvenirs de Mme Jaubert (2). Voici, entre beaucoup d'autres, un exemple des doutes qu'elles soulèvent. L'auteur dit que jusqu'à la fin son frère, né le 11 décembre 1810 et mort le 1er mai 1857, conserva le mois de mai sur les joues, qu'il n'eut jamais un seul cheveu blanc, et que ses yeux n'ont pu ressembler à ceux du portrait de Landelle (1854), qui serait infidèle en cela (3). Cependant Mme Louise Colet, qui vit le poète dans ses deux dernières années, parle souvent de sa pâleur : « la pâleur mortelle de sa tête, les pommettes luisantes et blêmes, — il était plus pâle que la veille, — ses yeux mêmes, qui, les jours précédents, éclairaient son visage d'un rayon de vie, paraissaient désormais éteints, — ses pommettes saillissaient à travers sa pâleur, etc. (4) » Un jeune homme qui le visita avant le portrait de Landelle,

(1) *L'Initiation*, n° 11, août 1896, fin, et *le Temps* du 10 août 1896.

(2) Arvède Barine, *Alfred de Musset*, pp. 10, 11 et 95 (1893), et de Lovenjoul, *la Véritable Histoire de « Elle et Lui »*, 1897, p. 229.

(3) *Biographie*, pp. 336 et 337, et *Notice des œuvres posthumes*, p. 49.

(4) *Lui*, 5e éd., 1864, v, p. 31; vi, p. 36; vii, p. 69; viii, p. 93; xxii, p. 350, et xxiii, p. 405.

« où l'œil atone est sans lumière », remarqua « sa pâleur bistrée », et sa chevelure « encore abondante, mais à laquelle de nombreux fils d'argent donnaient cette couleur incertaine qui n'est pas sans harmonie (1). » Enfin Émile Olivier, parlant dans *Marie-Magdeleine* de la réception du poète à l'Académie française (1852), signale déjà cet « œil atone » qu'il avait au moins par intervalles.

Pour le moral, Paul de Musset n'est pas un biographe beaucoup plus sûr que pour le physique. Préoccupé de mettre le poète à son propre niveau ou tout au moins de le ramener à son propre idéal, il l'encadre dans le décorum mesquin de notre bourgeoisie en décadence (2), qui a pour vertu de cacher ses vices. Là, dans ce milieu de convention et de congratulation prudhommesques, Musset devient méconnaissable et inexplicable. Personne, sauf Paul de Musset, ne saurait voir en lui un monsieur toujours bien peigné, un poète pour dames, lisant, une tasse de thé à la main, dans un salon, quelques vers d'une passion romantique dont il sourit lui-même. Il y avait autre chose, et cette autre chose est le tempérament surexcité du poète, qui fit de lui un homme à part, non seulement le *poète déchu*, le libertin « toujours couronné de roses » de Sainte-Beuve, mais encore le malheureux automatiquement ivre qu'entrevit Maxime Du Camp, et l'être

(1) Eugène Asse, *Revue de France*, 1er mars 1881, cité par Arvède Barine. *Alfred de Musset*, p. 172.

(2) Cf. A. Fouillée, *la Psychologie des peuples*, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1895, p. 383, et Fr. Paulhan, *les Caractères*, 1894, pp. 164-5.

de fureur ou de folie qui, déjà malade, épouvanta Mme Colet en voulant la prendre de force.

« Ses yeux brillaient comme des escarboucles sur son visage empourpré, il saisit mes bras, sans me parler, avec ses mains amaigries, qui m'enchaînèrent comme deux menottes de fer. — Albert ! cher Albert ! qu'avez-vous ? murmurai-je en sentant ma terreur grandir. — J'ai, répondit-il d'une voix sourde et sinistre, que c'est assez de tourments, vous n'avez mis cette robe que pour me tenter ; et aussitôt, me heurtant de sa tête, il essaya de déchirer avec ses dents la mousseline qui me couvrait. — Par pitié, lui dis-je, laissez-moi, vous me faites peur. — Eh bien ! ayez peur, qu'importe : j'ai assez souffert, je ne veux plus souffrir. Il ne fallait pas vous vêtir comme celles qui nous provoquent et qui ont plus d'honnêteté et de bonté dans leur laisser-aller que vous dans vos réticences ; allons, allons, ma belle, le lion a rugi, il faut vous soumettre (1). »

C'était un impulsif, et quelquefois son action partait toute seule sans le concours de sa volonté. De là vint sans doute l'étonnante précocité qui le distingue, car il avait hâte et envie de tout : on connaît son mot d'enfant, cité par Sainte-Beuve, sur ses souliers neufs qui deviendront vieux s'il ne part pas tout de suite pour la promenade. « Il y a sous le soleil une chose fâcheuse pour tout le monde et particulièrement pour les petites filles, a-t-il dit, c'est que la sagesse est un travail, et que, pour être seulement

(1) Mme L. Colet, *Lui*, XXIII, p. 359.

raisonnable, il faut se donner beaucoup de mal, tandis que, pour faire des sottises, il n'y a qu'à se laisser aller (1). » — « Où me mène donc cette main invisible qui ne veut pas que je m'arrête? » (2) écrivait-il. « Qu'est-ce que ça me fait? J'irai toujours (3). » Et il allait sans trop savoir où l'homme de quarante-cinq ans qui mordait la robe de Mme Colet, n'était pas plus son maître que l'enfant de sept ans qui avait des accès de manie, cassait une glace et coupait des rideaux (4) :

> Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
> C'étaient ses passions...
> Elles vivaient (5).

Si l'esprit de conduite lui manqua de la sorte, malgré sa brillante intelligence, on doit moins l'en blâmer que l'en plaindre, assurément. Avec ses crises de nerfs, ses palpitations de cœur, ses colères et ses joies exagérées, il fut l'esclave d'une perpétuelle tempête organique, fort différent en cela de son frère, « tranquille et content (6) », de son père, aimable érudit, et même de sa mère, bien qu'il tînt d'elle. « C'était une grande femme svelte, dit Mme Colet, au visage fier et aristocratique ; son fils lui ressemblait beaucoup, mais avec quelque chose de plus intellectuel et de plus exquis dans les traits (7). » Il

(1) *Nouvelles et Contes*, Margot, IV.
(2) Paul Mariéton, *Une Histoire d'amour*, 1897, p. 168.
(3) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XIII, p. 373.
(4) Arvède Barine, *loc. cit.*, p. 16.
(5) *Rolla*, II (1833).
(6) *Nouvelles Poésies*, A mon frère revenant d'Italie.
(7) *Lui*, V, p. 34.

était plus féminin qu'elle. Son aïeul maternel, Guyot-Desherbiers, fut, il est vrai, un poète quelque peu bizarre, mais nullement romanesque. En somme, les renseignements fournis par sa biographie montrent ses ascendants doués d'une vitalité équilibrée et robuste : seulement, entre leur naissance et celle du poète, quelque chose de nouveau avait passé sur le monde. Musset l'a très bien compris au début de sa *Confession :* « Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, *les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse* (1). »

Cette cause perturbatrice explique jusqu'à un certain point son organisation passionnée à l'excès, et même, semble-t-il, la fusion incomplète des deux tempéraments qui la composèrent : car il était à la fois blond et brun. « Je fus frappée, » dit Mme Colet parlant de ses cheveux (1836), « des teintes diverses de cette chevelure pour ainsi dire diaprée. Les premiers anneaux qui caressaient le front étaient d'un blond doré, ceux qui suivaient avaient la nuance de l'ambre, et ceux plus abondants qui se pressaient sur le sommet de la tête se graduaient du blond au brun... A l'inverse des hommes blonds qui ont souvent des favoris rouges, les siens étaient châtains et ses yeux presque noirs. » (2) (Son frère et G. Sand les disent bleus (3), marque de l'indécision de leur nuance). De pareilles anomalies

(1) *La Confession d'un enfant du siècle,* première partie, II
(2) *Lui,* II, p. 8.
(3) *Biographie,* p. 336, et *Œuvres posthumes,* Notice, p. 49 ; cf. Paul Mariéton, *Une Histoire d'amour,* 1897, p. 234.





inquiètent par le sentiment du désaccord, si elles plaisent par celui de l'étrangeté. Musset avait en outre l'*audition colorée* (1), et ce retentissement d'un sens sur un autre pourrait provenir aussi d'un état nerveux particulier.

La génération des hommes de 1830 naquit dans un orage et grandit de même. Déjà exaltée et frêle, elle eut encore à subir, au milieu d'une oisiveté forcée (2), tous les effets du vaste bouleversement moral qui avait amené la Révolution. Le scepticisme incurable d'alors l'obligeait notamment à satisfaire dans cette vie, — puisqu'il n'y avait qu'une vie, — le haut idéal de bonheur que la religion a mis dans l'homme : mais comment suffire à des besoins infinis avec des moyens bornés ?

Tout le monde sait ce qui arriva : comme le bonheur est dans le sentiment, qui a pour *summum* la passion, on rechercha la passion sous toutes ses formes, et surtout sous celle de l'amour, qui est le désir le plus profond de l'humanité. Deux amants de Musset, à leur première entrevue, s'agenouillent l'un devant l'autre (3), sorte d'adoration mutuelle où se retrouve bien l'esprit d'un temps qui mit l'homme et la femme à la place de Dieu. Lélia trouvait son premier amant « grand comme Dieu » (4), et Michelet écrivait encore, sous le second Empire, que « la femme est une religion » (5). C'était trop : d'abord, parce

(1) Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 115.
(2) *La Confession d'un enfant du siècle*, deuxième partie, II.
(3) *Le Fils du Titien*, V.
(4) Troisième partie, XXXV.
(5) *La Femme*, 4e édition, 1863, pp. 112, 355 et 466.

que les créatures humaines sont imparfaites et que chacune voit vite l'imperfection de l'autre (Byron ne voulait pas voir manger sa femme); ensuite parce que l'amour, comme toute passion, n'est qu'une crise, et qu'une crise a pour essence de ne pas durer. Ceux qui le prirent pour idéal se trouvèrent donc cruellement déçus par le vide de leur idole et l'instabilité de leur foi. De même qu'on a aujourd'hui la banqueroute de la science, on eut alors la banqueroute de l'amour. Musset, le plus fervent de ses fidèles, avait beau se rattacher à lui avec des mains désespérées, il ne put échapper au sort de son propre don Juan :

> Tu retrouvais partout la vérité hideuse...
> Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie,
> Pour un être impossible et qui n'existait pas (1).

Il ne voulut jamais convenir et revenir de son erreur ; il crut à son dieu jusqu'au bout, mais l'impossibilité de maintenir l'amour à la hauteur où il l'élevait éclate à chaque instant dans son œuvre comme dans sa vie. Sa liaison avec G. Sand ne fut qu'un éternel orage pendant lequel on le voit passer sans cesse du culte au dégoût, spectacle douloureux qu'il a merveilleusement décrit à la fin de sa Confession : la scène de la rupture entre Frank et Belcolore, dans *la Coupe et les Lèvres* (2), donne un avant-goût de ces revirements étranges, qu'on retrouve à la même époque dans les poésies d'Henri Heine.

Les désenchantements et les détentes de la passion

(1) *Namouna*, II; cf. George Sand, *Lélia*, XVIII.
(2) Acte II, scène III.



n'ont pas les mêmes effets pour tout le monde : G. Sand et Flaubert s'en consolaient ou y échappaient par le travail : « Essayons de progresser comme artistes (1). » disait déjà l'auteur de *Lélia ;* mais Musset, instinctif et brûlant la vie, n'eut pas la même ressource. Pareil au mangeur d'opium ou de haschich, toute sa volonté se volatilisait dans la flambée de l'extase, et il retombait du ciel sur la terre à la merci de sa nervosité, suivant la loi de Pascal que qui veut faire l'ange fait la bête. Quand on a le goût et le pli des émotions violentes, le tempérament dont c'est devenu le régime les prend n'importe où, et demande aux excitants ce que lui refuse le cœur qui n'en peut mais. Il ne fait plus alors qu'osciller entre l'amour et la débauche. Il se déséquilibre et se dédouble, comme c'est arrivé jadis à certains mystiques ou dévots, M. de Tréville, par exemple, qui s'adonnaient au plaisir dans leurs moments d'*aridité :* mais ceux-là du moins avaient la ressource d'une conversion finale.

Musset est presque tout entier dans cette espèce de dualisme qui s'est produit de bonne heure chez lui, sous la pression des aptitudes natives et des influences environnantes. Au. commencement, c'était encore Fantasio, plus bigarré de nuances que l'éventail de Raphaël, et peut-être serait-il resté un merveilleux conteur, un homme d'esprit éblouissant comme Boufflers, le prince de Ligne, Rivarol ou Xavier de Maistre, s'il eût vécu en même temps qu'eux, à la fin

(1) *Lélia*, préface de la 2[e] édition ; cf. de Lovenjoul, *la Véritable Histoire de « Elle et Lui »*, 1897, p. 110.

du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e]. Malheureusement pour lui (et heureusement pour nous), il ne put être que de son temps ; il n'échappa point à l'ardente attraction du romantisme, cette *rose empoisonnée* qui acheva ce que la nature avait commencé et fit de lui l'Enfant du siècle, le jeune homme ayant deux vies et deux cœurs, tantôt noyé « dans des larmes de femme » (1), tantôt hantant les pires lieux de débauche.

C'est toi, maigre Rolla, que viens-tu faire ici ?

Sans doute les deux aspects d'un caractère, si nets qu'ils soient, peuvent laisser une place à l'entre-deux (2), comme dans certains cas artificiels de personnalité multiple où le sujet se divise en trois individus, l'un à droite, l'autre à gauche, et le dernier au milieu (3). Mais alors, dans la vie réelle, le personnage intermédiaire a d'autant moins de consistance que les deux autres en ont davantage. Le gentil garçon qui dit : « Je me demandais qui doit nous rendre heureux, de l'amour ou du plaisir ; j'avais oublié l'amitié » (4) ; le dandy correct et un peu froid qui fréquente les salons ; l'académicien qu'arrête non pas « la crainte, Messieurs, mais le respect », devant M. Dupaty (5), un vaudevilliste-chansonnier, son prédécesseur à l'Académie ; le Dupuis et Cotonet (Bouvard et Pécuchet, déjà), qui raille aussi bien « les deux

(1) *Namouna*, II, 26 (1832).
(2) Cf. Ribot, *les Maladies de la personnalité*, pp. 75-6.
(3) De Rochas, *les États profonds de l'hypnose*, p. 12.
(4) *Les Deux Maîtresses*, X (1837).
(5) *Discours de réception à l'Académie française* (1852).

personnages » résumés en un seul homme, Byron et Crébillon fils à la fois, que le romantisme, l'amour changé en frénésie, « joie et désespoir, rire et larmes, la seule aile d'ange qui palpite sur nous » (1); le classique qui rime péniblement le songe d'Auguste ou commence une tragédie pour Rachel, l'auteur de *la Mouche*, ce n'est là que l'apparence du poète, un « être factice », et, pour employer une des expressions qu'il préfère, sa statue : ce n'est pas Alfred, c'est Paul de Musset. Sans le romantisme, il se serait peut-être développé sur cette ligne, avec infiniment plus d'éclat et de fantaisie, sans doute, mais enfin il ne l'a pas fait.

Le vrai Musset, celui dont les vers brûlent le papier, l'enfant du siècle, est ailleurs, dans la dislocation passionnée que reflète son œuvre, où réellement il n'a jamais représenté que lui-même, soit en deux personnages opposés, Albert et Rodolphe ou Octave et Cœlio, soit en un seul type à personnalité double, le Fils du Titien, Lorenzaccio, Rolla, Frank, et surtout l'Octave de la Confession. Nul au monde n'a été plus que lui l'*homo duplex*. « Tel était Laurent (Alfred), en qui certes deux hommes bien distincts se combattaient. L'on eût dit que deux âmes, s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffles contraires l'infortuné perdait son libre arbitre, et tombait épuisé chaque jour sur la victoire de l'ange ou du démon qui se l'arrachaient. Et, quand il s'analysait lui-même, il

(1) *Première et Quatrième Lettres de Dupuis et Cotonet.*

semblait parfois lire dans un livre de magie et donner avec une effrayante et magnifique lucidité la clef de ces mystérieuses conjurations dont il était la proie. — Oui, disait-il à Thérèse, je subis le phénomène que les thaumaturges appelaient la *possession*. Deux esprits se sont emparés de moi..... Et Laurent disait et écrivait à Thérèse sur ce bizarre sujet des choses aussi belles qu'effrayantes qui paraissaient être vraies (1). »

II

LE MAGNÉTISME

Puisque Musset est né dans une époque passionnée, il semble tout naturel que sa sensitivité se soit développée à l'aise dans un pareil milieu. Paul de Musset lui-même donne, sur sa première jeunesse, quelques détails qui le montrent curieusement épris du mystère. « Nous cachions des talismans dans nos poches, et la baguette rouge du Maugraby sortait de nos manches, dès que le précepteur tournait la tête. Le soir, dans le salon de notre mère, nous changions en toutes sortes d'animaux les personnes qui n'avaient pas l'avantage de nous plaire. » Dans d'autres jeux, Alfred, « étant le plus faible, avait par privilège cette lance enchantée qui désarçonnait par magie. » Grande fut sa déception quand il dut en rabattre : « Un matin, Alfred me demanda sérieu-

(1) G. Sand, *Elle et Lui*, XII.

sement ce que je pensais de la magie..... Quel dommage », dit-il, sur la réponse qu'il n'y fallait pas croire (1818-1819).

« Ainsi finit, dans l'enfance d'A. de Musset, ajoute son biographe, la période du merveilleux et de l'impossible, espèce de gourme que son imagination avait besoin de jeter, maladie sans danger pour lui..., dont il ne lui resta qu'un élément poétique et généreux. Ce penchant un peu fataliste se reconnaît aisément dans les nouvelles et les comédies (1). » Ailleurs, dans une de ses notes à *la Confession d'un enfant du siècle* (1835), Paul de Musset reconnaît que « l'auteur avait un goût particulier pour les oracles virgiliens. Il s'amusait souvent à en tirer, non seulement dans Virgile, mais dans toutes sortes de livres. Le poète qu'il consultait avec le plus de confiance était Shakespeare. » C'est à propos d'un passage de la première partie, chapitre 7 : « Eh bien ! criai-je alors dans mon délire, dites-moi, vous tous, bons et mauvais génies, esprits de vie et de mort assis à mon chevet, poètes et ruffians, conseillers du bien et du mal, dites-moi donc ce qu'il faut faire, choisissez un arbitre entre nous. — Je saisis une vieille Bible qui était sur ma table et l'ouvris au hasard. — Réponds-moi, toi, livre de Dieu, lui dis-je, sachons un peu quel est ton avis. » Il tomba sur le chapitre IX de l'*Ecclésiaste* : « Ainsi donc, lui dis-je, et toi aussi tu doutes, livre de l'espérance ! »

Comme Gœthe jetant un couteau dans une ri-

(1) *Biographie d'A. de Musset*, pp. 39, 40, 55 et 58.

vière (1) et Rousseau une pierre à un arbre (2), le Valentin d'*Il ne faut jurer de rien* dit : « Je veux jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai, » et : « si elle tourne la tête de mon côté, je l'aime; sinon, je m'en vais à Paris (3) » (1836). Dans *le Fils du Titien* (1838), la maîtresse de Pippo lui donne une bourse qui lui sert de talisman, et il gagne au jeu tant qu'il l'a sur lui. Vers la fin de sa vie, Musset regardait les visites de sa garde-malade préférée, la sœur Marceline, « comme les faveurs d'une puissance mystérieuse et consolatrice (4). »

Dès son premier poème, il met en jeu la croyance aux sorcières et le pouvoir des philtres :

DON PAEZ

Écoute. — A-t-on raison de croire à la vertu
Des philtres? Dis-moi vrai.

BELISA

Vois-tu sur cette planche
Ce flacon de couleur brune, où trempe une branche?...

Plus tard il retrouva, sans y penser assurément, un des procédés de l'ancienne magie féminine, qui consistait à fouler les traces d'une ennemie pour la vaincre (5). « Madame de Parnes jeta le coussin à terre, et posa ses pieds dessus... La marquise avait voulu, à toute force, obtenir ce petit triomphe (6) »

---

(1) *Vérité et Poésie*, troisième partie, XIII.
(2) *Confessions*, partie I, livre VI.
(3) Acte II, scène I.
(4) Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 174 et 175.
(5) Lucien, *Dialogues des courtisanes*, IV, 5.
(6) *Les Deux Maîtresses*, IX (1837).

sur sa rivale, qui avait brodé le coussin. Ailleurs, songeant aux initiés à certains mystères, comme les Rose-Croix, à propos du caractère impénétrable de Desgenais, il s'écrie avec une sorte d'effroi : « Il y a là un mot à savoir. Il souffle là-dessous le vent de ces forêts lugubres qu'on appelle corporations secrètes (1). »

Dans *Barberine* (1835), il décrit un de ces miroirs magiques qui ont pour prototype la coupe divinatoire de Joseph, tout comme le pourrait faire un thaumaturge (2). « *Ulric :* Il est grand comme la main et cousu dans du cuir. C'est un miroir de sorcière bohémienne, elles en portent de pareils sur la poitrine... C'est un miroir magique ; il est couvert d'une myriade de signes cabalistiques... Si je ne me trompe, ce miroir doit montrer les absents ; j'en ai vu parfois qu'on donnait comme tels. Plusieurs de mes amis en portent à l'armée. — *Polacco :* Seigneur, en fixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous verrez un léger brouillard qui se dissipe peu à peu. Si l'attention redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en sortir ; l'attention redoublant encore, la forme devient claire ; elle vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous avez pensé en prenant la glace. Si cette personne est une femme et qu'elle vous soit fidèle, la figure est blanche et presque pâle ; elle vous sourit faiblement. Si la personne est seulement tentée, la figure se colore d'un jaune blond comme l'or d'un épi mûr ; si elle est infidèle elle de-

(1) *La Confession d'un enfant du siècle*, deuxième partie, II.
(2) Cf. Stanislas de Guaita, *le Serpent de la Genèse*, p. 342.

vient noire comme du charbon, et aussitôt une odeur infecte se fait sentir... comme lorsqu'on jette de l'eau sur des charbons allumés (1). »

Ce dernier détail, qui rappelle un peu l'odeur de roussi attribuée au diable, fait honneur à l'érudition de Musset, car la médecine admet que les maladies (2) et l'occultisme que les âmes ont leur odeur : Swedenborg, dans *le Ciel et l'Enfer*, prétend qu'il a pu apprécier par l'odorat la nature ou la moralité de certains esprits. C'est le *nasus discernit proprietates* des kabbalistes (3). « Les petits objets qui t'appartiennent..., je te jure que tu les parfumes », s'écrie un enfant dans la *Suzanne* de Léon Daudet (4), l'un de nos écrivains les plus aptes à rendre ces fines impressions dont la recherche fait, en somme, le mérite de l'école décadente. Ne dit-on pas en odeur de sainteté, de chasteté, de virginité? *Lilio comparans propter puritatem, fragrantiam, suavitatem et hilaritatem recreantis oculos speciei, donum virginitatis. Verna quippe res virginitas, molliter efflorescentibus et semper candidis exhalans calycibus incorruptionem* (5).

Musset a toujours eu le sentiment de ce rapport mystérieux qui unit les choses comme les êtres, et qu'on appelait de son temps le magnétisme : bien des découvertes depuis sont sorties de là.

---

(1) *Barberine*, acte II, scène 1.
(2) Ochorowicz, *la Suggestion mentale*, pp. 184-194.
(3) Eliphas Lévi, *la Science des Esprits*, 1864, pp. 166-177.
(4) *Suzanne*, V; cf. de Rochas, *l'Extériorisation de la sensibilité*, p. 70.
(5) Sanctus Methodus, *Convivium virginum*, *Procilla*, *oratio septima;* cf. Catulle, *Noces de Thétis et Pélée*, v. 87 et 88.

Le magnétisme était d'ailleurs non moins familier à la génération de 1830 qu'à celles qui l'ont précédée et suivie. Instruits par les disciples ou les successeurs de Mesmer (Puységur, l'abbé Faria, Deleuze, Lafontaine, Bertrand, du Potet), les romantiques et surtout Dumas père ne craignirent pas d'utiliser le magnétisme dans des romans parmi lesquels on peut citer *Joseph Balsamo*, *Ursule Mirouet* et *le Magnétiseur*. Dans ce dernier ouvrage, l'un des plus mauvais, au reste, de F. Soulié, les expériences du somnambulisme sont aussi bien décrites (en 1834) que le furent plus tard les découvertes de Reichenbach dans *la Possédée* d'Henri Rivière, ou celles de Crookes dans *l'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam, ou bien les constatations les plus récentes dans *A Brûler* de Lermina.

Musset, pour sa part, a raconté une séance où figurait le célèbre Alexis, qui eut l'honneur d'étonner Robert Houdin ; dans cette séance, Alexis fut beaucoup moins étonnant, car il ne fit guère que jouer aux cartes les yeux bandés, mais une autre somnambule, Mlle Julie, eut plus de succès. Elle devina dans la pensée du poète les lettres du nom de Rachel. « Il faut dire qu'on l'aide un peu malgré soi. Cependant comment pêcher, endormi ou non, un mot dans la cervelle d'un homme ? » Elle lut aussi le nom de Paul écrit « sur un morceau de papier que je lui avais délicatement glissé dans le dos, sous sa robe... Qu'est-ce que tout cela ? Je n'en sais rien du tout ! (1) »

(1) *Œuvres posthumes*. Lettre du 22 mai 1843.

Plus timorée que la prose en fait de magnétisme, la poésie d'alors recula autant que celle d'aujourd'hui devant le mot et la chose : seul, ou à peu près, Musset n'eut pas de ces scrupules. Son poème de *Suzon*, qui roule comme une partie du *Saule* sur le magnétisme, contient les choses les plus pénétrantes peut-être qu'on en ait dites, et si belles, qu'elles tuent le reste du poème :

O mon ami, le monde incessamment remue
Autour de nous, en nous, et nous n'en savons rien. (*Etc.*).

C'est que Musset ressentait aussi bien que personne, par lui-même, les secousses les plus ténues comme les plus violentes du magnétisme humain, à commencer par celles que donne une approche ou un contact. « Il courut regarder au carreau de la loge, et, chose étrange, à peine y eut-il mis la tête que Mlle Godeau, qui n'avait pas bougé depuis une heure, se retourna. Elle tressaillit légèrement en l'aperçevant (1). » — « L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit (2). » — « Ne m'ôtez pas votre main, je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là (3). » — « Quand je baise la main de ma maîtresse », ma pensée « entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques (4). » — « Toutes les fibres

---

(1) *Contes et Nouvelles*, Croisilles.
(2) *Il ne faut jurer de rien*, 1836, acte I, scène I.
(3) *Id.*, acte III, scène III.
(4) *Fantasio*, 1833, acte I, scène II ; cf. G. Flaubert, *la Tentation de saint Antoine*, pp. 56, 57 et 270.

de mon corps voudraient s'en détacher pour aller à elle et la saisir ! (1) » — « Humbolt lui-même, ce savant grave et sérieux, a dit qu'autour des nerfs humains était une atmosphère invisible. Je ne parle pas des rêveurs qui suivent le vol tournoyant des chauves-souris de Spallanzani et qui pensent avoir trouvé un sixième sens à la nature. Telle qu'elle est, ses mystères sont bien assez redoutables, ses puissances bien assez profondes » ; mais je parle, conclut-il, « de ce je ne sais quoi indéfinissable, ce magnétisme énervant qui, au milieu d'un bal, au bruit des instruments, à la chaleur qui fait pâlir les lustres, sort peu à peu d'une jeune femme, l'électrise elle-même et voltige autour d'elle (2). »

Ce qui voltige autour de la beauté,

a-t-il dit ailleurs, dans *Rolla*, ou bien :

Sitôt qu'on vous touche,
On emporte de vous des éclairs de beauté (3).

Il y a encore, dans *Lui*, une description de danse qui garde certainement l'empreinte étincelante du poète, à travers la prose un peu lourde et un peu prolixe de Mme Colet : « Négra était d'une beauté si étrange, si nouvelle, qu'elle s'emparait des sens comme par magie..... Elle dansa et parut se transfigurer dans un pas précipité et fougueux qui força la musique de l'orchestre à accélérer ses mesures ; sa tête alors lança

(1) Paul Mariéton, p. 169.
(2) *La Confession*, deuxième partie, IV.
(3) P. de Musset, *Biographie*, p. 161. A Ninon.

des éclairs : les yeux, les dents, les narines mouvantes, semblaient s'irradier autour d'elle ; tout était en harmonie dans sa danse ; la flamme du regard courait dans sa taille frémissante, dans ses pieds qui vibraient sur l'orteil, dans ses bras tendus vers la volupté. Sa danse donnait le vertige, c'était quelque chose de non appris, d'inspiré par le sang. Comme tous les spectateurs, je subissais la contagion de passion qui se dégageait d'elle. Il est vrai qu'elle m'enveloppait de son regard, m'appelait du sourire et semblait m'étreindre à travers l'espace. Dès son entrée en scène, ses yeux s'arrêtèrent sur moi et ne me quittèrent plus ; je me sentais attiré, emporté dans ses bras, pressé contre son cœur ; j'étais à coup sûr le maître de cette femme, le sultan préféré qu'elle voulait fasciner, elle savait me vaincre à force de volonté et d'amour ; je ne m'appartenais plus, et je tourbillonnais avec elle, *enlaçant, enlacé*, suivant l'expression de Gœthe... A chaque mouvement, à chaque geste se détachait d'elle un fluide ambiant qui remplissait la salle ; les spectateurs semblaient possédés de l'ardent démon qui frémissait dans ce jeune corps (1). »

De même, dans *la Coupe et les Lèvres* (2) :

Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle !...
S'ils ne sont pas divins, ces moments sont horribles ;
Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir ?

A vrai dire, ces impressions sont du domaine commun, et, par exemple, il n'est personne qui ne se soit

(1) *Lui*, XVI, pp. 224-226.
(2) Acte IV, scène 1.

senti regardé. suivant une locution courante que M. de Rochas explique ainsi : « Les rayons oculaires et digitaux produisent la sensation d'une piqûre plus ou moins vive quand ils agissent en isonome : c'est certainement une sensation de ce genre qui fait retourner beaucoup de personnes quand on les regarde par derrière (1). » — « Je n'avais fait aucun bruit, dit la Jane Eyre de miss Brontë, il n'avait pas d'yeux derrière le dos, son ombre m'avait donc sentie (2). » Nous savons d'ailleurs par mainte expérience que la surface du corps, la peau humaine, n'est pas une limite infranchissable : une *aura* visible aux sensitifs s'en échappe, et notre vie frissonne sans cesse autour de nous. Il suit de là une conséquence tellement habituelle que nous n'y prenons plus garde.

C'est qu'*il reste un peu de nous* (encore une locution courante), aux choses que nous touchons ou qui nous entourent, et réciproquement, sorte de magnétisme continu qu'utilisèrent de tous temps la sorcellerie et le fétichisme. Les pratiques de l'envoûtement tirent de là leur raison d'être, comme l'a montré M. de Rochas en produisant une blessure réelle par la simple éraflure faite à l'épreuve négative d'une photographie. « La vie de l'homme se répand sur les choses qui sont à son usage », dit Eliphas Lévi (3), et les prescriptions de la Bible prouvent que la contagion de la lèpre s'attachait aux maisons comme aux hommes. Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons ma-

(1) *Les Forces non définies*, 1888, p. 626.
(2) *Jane Eyre*, ch. XXIII ; cf. de Rochas, *Sensibilité*, p. 238.
(3) *La Science des Esprits*, 1865, p. 264.

lades d'orientation déréglée comme il y avait alors des maisons lépreuses ? » (Ce serait quelque chose comme *la Maison Usher* d'Edgar Poe.)

Certains occultistes pensent « que de la pensée extériorisée et individualisée peut se loger dans les recoins obscurs des appartements et continuer à se manifester longtemps après le départ du médium (1), » à peu près comme les paroles gelées de Rabelais, ce qui expliquerait les cas de maisons hantées à longue échéance admis par le Dr Karl du Prel (2), et aussi l'existence de ces espèces de larves qui tourmenteraient les hypnotisés et les crisiaques (3). « Il semblerait que la sensation ait pour mécanisme une absorption d'éléments subjectifs faisant partie intégrante de la substance de l'objet (4), et que celui-ci se désintègre à la vue et au toucher quand il ne peut réparer ses pertes » ; par conséquent, « s'il n'y avait au sein de la matière un échange continuel de ces éléments, un objet à force d'être vu et touché finirait par disparaître complètement (5). »

Dans l'état de *rapport*, les impressions reçues ou du dehors en général, ou bien par l'intermédiaire de

---

(1) Donald Mac Nab, *Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique. Les Causes*, avant-dernière note, 1889.

(2) Le point de vue scientifique de l'état après la mort, dans *le Lotus*, n° 17, août 1888, p. 271; cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 249.

(3) A. de Rochas, *les Fantômes des Vivants* (*Annales des Sciences psychiques*). 1895, pp. 266, 268 et 271.

(4) Cf. *Lucrèce*, l. IV.

(5) Mac Nab, *Étude*, etc., Matérialisation de formes humaines; 2e cas : Formes incomplètes. Cf. Edgar Poe, *le Portrait ovale*.

quelques objets, peuvent s'accentuer singulièrement. « Tu me touches... Je change. Je gagne sans cesse, je m'irise. *Le monde s'aiguise* pour mes yeux, pour mes oreilles, pour mes doigts. Tu me pénètres », dit la Suzanne de Léon Daudet (1). Voici ce que M. de Rochas a observé avec une femme et une plante : « Mme Lux a acheté une sensitive qui est très sensible; on la lui a apportée aujourd'hui même. Elle dit qu'à son approche la sensitive s'est fermée. Quand elle approche ses mains de la plante, elle sont fortement attirées. J'endors Mme Lux ; je place la sensitive à côté d'elle, entre ses mains, pour la sensibiliser. Quand la plante est sensibilisée Mme Lux, encore endormie et placée à un mètre, ressent les pincements quand je pince l'air à 2 ou 3 centimètres de la plante. Celle-ci paraît, du reste, être entourée comme un être humain de couches alternativement sensibles et insensibles jusqu'à plusieurs décimètres. Quand je touche la plante et que je fais ainsi fermer ses feuilles, Mme Lux ressent dans ses mains comme des cassures, puis les mains se contractent (2). »

Musset a exprimé bien des fois cette liaison secrète de l'homme et des choses, qui fait le fond des trois chefs-d'œuvre de notre poésie lyrique, *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio* et *le Souvenir*. « Sans compter l'influence du magnétisme, celle des hommes sur les animaux, des femmes sur les hommes, de la lune sur les femmes, du soleil sur la lune, quels anneaux in-

(1) *Suzanne*, IV.
(2) *L'Extériorisation de la sensibilité*, 1894, p. 223.

finis se déroulent de toutes parts dans la création (1) ». — « Il y avait un peu de mon cœur après tout ce qui l'avait touchée », dit l'Octave de *la Confession* (2), et le Cordiani d'*André del Sarto* : « Je cours dans ce jardin depuis hier soir ; je me suis jeté dans les herbes humides ; j'ai frappé les statues et les arbres, et j'ai couvert de baisers terribles les gazons qu'elle avait foulés (3) ». — « Pâles statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-vous que je parte ? Ne sais-tu pas, toi, nuit profonde, que je ne puis partir ? O murs que j'ai franchis ! terre que j'ai ensanglantée ! (4) » Le Fortunio du *Chandelier* (1835) est moins violent et rappelle Rousseau chez Mme de Warens (5) : « Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuit j'y revenais pleurer. Quelques mots tombés de vos lèvres avaient pu venir jusqu'à moi, je les répétais tout un jour. Vous cultiviez des fleurs, ma chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais : je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre cœur (6). » C'est le *carmine imbutus* des Latins.

« Baisez cette fleur », dit une négresse au Fils du Titien, « il y a dessus un baiser de ma maîtresse (7). » Il n'est pas jusqu'à la petite bourse du *Caprice* (1837)

---

(1) *Projet d'une Revue fantastique*, 1831.
(2) Quatrième partie, IV.
(3) Acte I, scène I.
(4) Acte II, scène I.
(5) *Confessions*, partie I, liv. III.
(6) Acte II, scène IV.
(7) *Le Fils du Titien*, IV.

qui ne s'imprègne de celle qui l'a faite (1) : « Comment serez-vous reçue maintenant ? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne ? On ne s'attend pas à vous, Mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine ? — Pauvre petite ! tu ne vaux pas grand'chose ; on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi ? » Et plus tard : « Mais qu'as-tu fait ? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains ? Il n'y a pas de ta faute ; tu attendais, tu espérais aussi ! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel ; tu me plais, je sens que je t'aime ; dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie. Ah ! non, non : la main qui t'a faite ne te tuera pas ; je veux te conserver, je veux t'achever ; tu seras pour moi une relique, et je te porterai sur mon cœur ; tu m'y feras en même temps du bien et du mal ; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices ; et, qui sait ? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher (2). » Un peu peu plus, la bourse deviendrait un talisman, et en définitive le fétiche, n'est-ce pas quelque chose comme la bourse de Mathilde ou le bouquet de Déidamia pris au sérieux ?

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine ;
Mais la neige et les vents l'ont fané sur mon cœur,
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur (3).

---

(1) Cf. Michelet, *l'Amour*, p. 145, et *la Sorcière*, p. 440.
(2) Scènes I et VI.
(3) La *Coupe et les Lèvres*, acte I, scène II.

Avec une conception aussi vive de l'influence que les êtres ont les uns sur les autres, il n'est pas étonnant que le poète ait vu la loi de l'univers dans un fait analogue au magnétisme, l'attraction, qu'il appelle l'amour. « Valentin : Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant ? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile ? Dis-moi, s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais ? — Cécile : Par l'éternelle pensée. — Valentin : Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière si l'un d'entre eux cessait d'aimer. — Cécile : Ah ! toute la vie est là. — Valentin : Oui, toute la vie, depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler. Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime ! voilà ce que je sais, ma chère ; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir, elle qui écarte et repousse les éléments impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur ! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée (1). »

(1) *Il ne faut jurer de rien*, acte III, scène IV.

J'aime ! — Voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !..
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Etoiles du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament (2).

III

L'HALLUCINATION

L'état nerveux qui rend sensible aux vibrations ou, si l'on veut, aux fluides magnétiques, suppose un commencement d'extériorisation psychique qui a parfois d'étonnantes conséquences. Ainsi le mouvement d'images qui compose l'imagination, et qui ne dépasse guère à l'habitude les limites du cerveau, peut faire, quand il est très vif, dans l'enthousiasme ou la folie, que la pensée se confonde avec son objet, qu'elle conçoit alors comme réel : comme réel, il lui semble extérieur, et elle s'extériorise avec lui, puisque tous les deux ne font qu'un, si bien que des êtres en quelque sorte vivants et concrets surgissent devant le visionnaire, conditionnés selon son état mental. Musset définit bien cet aboutissant de l'imagination quand il dit par la bouche de Cœlio : « La réalité n'est qu'une

(2) *Rolla*, V.

ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. — Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds ; il croit voir des bois et des fleuves, des visages divins, et l'universelle nature se teint sous son regard des nuances infinies du tissu magique (1). »

Ce sont des hallucinations de ce genre que perçoit le poète avec les chasses fantastiques qu'il décrit dans la forêt de Saint-Germain (2), avec la pompe funèbre d'une bouteille de champagne qui l'égaie à la fin d'une de ses maladies (3), en 1840, ou avec le spectre de Mme Colet très vivante alors, mais qu'il supposait morte (4). Mme Colet lui fait dire à ce propos lorsqu'il la revoit et qu'il l'engage à venir chez lui : « Vous vous asseoirez sur mon fauteuil, si je n'y suis pas, et en rentrant je retrouverai votre ombre (ce que les médiums (5) appellent l'influence) ; car vous ne savez pas, ajouta-t-il d'un ton convaincu, j'ai des visions. » Ses yeux hagards et sa pâleur livide, tandis qu'il parlait ainsi, auraient pu faire croire aux fantômes ! Il avait quelque chose de fantastique et d'indéfinissable... Il me dit d'une voix calme, très nette, et sans changement d'inflexions : « Je revois toujours ceux que j'ai aimés, soit que la mort, soit que l'absence m'en sépare ; ils reviennent obstinément dans ma solitude où je ne suis jamais seul. » En disant ces mots, il ne

(1) *Les Caprices de Marianne*, acte I, scène 1.
(2) P. de Musset, *Biographie*, pp. 242 et suiv.
(3) Mme L. Colet, *Lui*, VIII, pp. 92-101.
(4) Idem, *ibid.*, XXIII, pp. 381-2.
(5) Aksakof, *Animisme et spiritisme*, 1895, pp. 79 et 504.

me regardait pas ; il semblait regarder dans l'espace ; son visage avait l'expression de celui d'un somnambule. « Voilà bien des années que j'ai des visions et que j'entends des voix. Comment en douterai-je quand tous mes sens me l'affirment ? Que de fois, quand la nuit tombe, j'ai vu et j'ai entendu le jeune prince qui me fut cher et un autre de mes amis frappé en duel devant moi ! Mais ce sont surtout les femmes qui ont ému mon cœur ou que j'ai pressées dans mes bras qui m'apparaissent et m'appellent ; elles ne me causent aucun effroi (1), mais une sensation singulière et comme inconnue à ceux qui vivent : il me semble, aux heures où cette communication s'opère, que mon esprit se détache de mon corps pour répondre à la voix des esprits qui me parlent. Ce ne sont pas toujours les morts qui viennent ainsi me dire : Souviens-toi ! Parfois les vivants, les absents éloignés et ceux qui sont près, mais qu'on délaisse, frappent aussi à mon cœur où ils eurent autrefois leur place ; leur souffle en passant fait tomber l'oubli qui les couvrait, ils se raniment, il se dressent en moi comme des spectres se dresseraient tout à coup des tombeaux dont on aurait levé la pierre ; je les revois dans leur jeunesse et leur beauté ; la décomposition ne les a pas atteints ; ils ne s'altèrent, ne se transforment et ne m'épouvantent que si, m'élançant à leur poursuite, je m'acharne à la recherche de leur destinée mystérieuse (2). »

---

(1) Cf. *Mélanges de littérature et de critique*, *Concert de Mlle Garcia* (1839).
(2) *Lui*, XXIII, pp. 368 et 369.

On remarquera le passage relatif au détachement subit de soi-même : c'est l'état cataleptique que peut causer la contemplation prolongée d'un objet, soit immatériel comme ici le souvenir, soit matériel comme le point brillant des expériences scientifiques. Cette dernière forme de l'hypnose est la plus facile à obtenir, et Musset, qui connaissait l'autre, n'a pu manquer de passer par celle-ci. Il le raconte lui-même dans une de ses nouvelles. Il couchait, à l'âge de dix ou douze ans, dans un cabinet « où se trouvait un vieux portrait avec un grand cadre doré. Quand, par une belle matinée, le soleil donnait sur ce portrait, l'enfant, à genoux sur son lit, s'en approchait avec délices. Tandis qu'on le croyait endormi, en attendant que l'heure du maître arrivât, il restait parfois des heures entières le front posé sur l'angle du cadre ; les rayons de lumière, frappant sur les dorures, l'entouraient d'une sorte d'auréole où nageait son regard ébloui. Dans cette posture, il faisait mille rêves ; une extase bizarre s'emparait de lui. Plus la clarté devenait vive, et plus son cœur s'épanouissait. Quand il fallait enfin détourner les yeux, fatigués de l'éclat de ce spectacle, il fermait alors ses paupières, et suivait avec curiosité la dégradation des teintes nuancées dans cette tache rougeâtre qui reste devant nous quand nous fixons trop longtemps la lumière ; puis il revenait à son cadre, et recommençait de plus belle (1). » On peut voir aussi, dans Mme Colet, l'effet produit sur

(1) *Les Deux Maîtresses*, I.

Lui par « un rayon fascinateur » passant à travers la fente d'une porte (1).

Dans le *Tableau d'église* (1830), il revient visiblement sur son impression d'enfance, d'où il tire un profond symbolisme. Un jeune officier, durant le pillage d'une ville, pénètre dans l'église pour y passer la nuit, et s'amuse d'abord à crever de son sabre un vieux tableau « sans aucun motif ». Ensuite, il s'appuie contre un pilier et attend le sommeil en regardant le tableau. « Le sujet traité par l'artiste était un *Noli me tangere*... Insensiblement... je tombai tout à fait sans connaissance. Mais, chose assez singulière, il me semblait en dormant que j'étais resté les yeux ouverts, et que je n'avais pas cessé de les fixer sur le tableau, en sorte que, par une réflexion machinale, je continuai de l'examiner. Rien ne se fit sentir pendant les premiers moments ; mais peu à peu (probablement le sommeil devenant plus profond) je crus voir de nouveau la lumière éclairer la surface polie de la toile. Alors je pus plonger avidement jusque dans l'âme des personnages : de grandes beautés se révélèrent à moi, et un certain regard que l'artiste avait su donner à son Christ me ravit par-dessus tout... Il me sembla tout à coup que les traits de son visage s'éclairaient bien plus que tout le reste du tableau, qui demeurait dans les ténèbres ; et bientôt toute sa personne devint si lumineuse que je crus qu'elle était sortie de sa prison de bois. Poussé par une force invisible, je m'avançai vers lui et je

(1) *Lui*, XIII, p. 171.

touchai sa main; elle saisit doucement la mienne, et aussitôt une mélancolie profonde, semblable à celle qu'il éprouvait, me pénétra jusqu'au cœur. Quel sentiment de pitié et de douleur m'inspiraient les blessures terribles dont son corps était diapré! Il me les fit toucher avec un sourire, et le sang vermeil qui en dégouttait sur ses membres plus blancs que l'ivoire, commença à rougir la terre. Alors une partie de mon propre sang voulut s'élancer de mon cœur et se mêler au sien; un second mouvement me rapprocha de lui. « Jésus! Jésus! m'écriai-je, sommes-nous frères? Oui, tu es sorti comme moi des entrailles d'une femme... » Un sourire plus doux et plus triste encore que le premier fut sa seule réponse; un inexprimable regret me saisit: « T'aurais-je méconnu? » Une étincelle électrique qui s'échappa de sa main me traversa rapidement ». Le dormeur s'éveille alors, en se demandant si le Christ, méconnu par les hommes, n'a pas douté lui-même de sa propre mission et s'il n'a laissé son suprême secret à personne; une voix murmure en réponse: *Maria Magdalena!*

Dans cet étrange récit, où tous les degrés de l'extase religieuse sont parcourus, celui qui regarde s'identifie avec ce qu'il regarde, et arrive peu à peu à l'état mental des stigmatisés par l'ivresse du sang. Mais ce ne sont plus là des sentiments de la vie habituelle : à ce point, le naturel est bien près de faire place au surnaturel, ou du moins à ce qu'on nomme encore ainsi.

FAITS EXTRAORDINAIRES

IV

La Télépathie

Si la pensée se projette au dehors, dans l'hallucination ordinaire, deux pensées peuvent donc se rencontrer et produire alors l'hallucination véridique, ou télépathie, mise aujourd'hui hors de doute par l'enquête publiée en Angleterre sous le titre de *Phantasms of the living*. Balzac avait déjà tenté, un peu confusément, d'expliquer la chose de la manière suivante, dans *Ursule Mirouet :* « Si les idées sont une création propre à l'homme, si elles subsistent en vivant d'une vie qui leur est propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions. Ainsi les idées de votre parrain peuvent vous envelopper, et peut-être les avez-vous revêtues de son apparence. Puis, si Minoret a commis ces actions, elles se résolvent en idées ; car toute action est le résultat de plusieurs idées. Or, si les idées se meuvent dans le monde spirituel, votre esprit a pu les apercevoir en y pénétrant. Ces phénomènes ne sont pas plus étranges que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire sont aussi surprenants et inexplicables que ceux du parfum des plantes, qui

sont peut-être les idées de la plante (1). » V. Hugo, de son côté, a eu la sensation de ces idées à vie indépendante, centres d'énergie potentielle ou coagulations électro-magnétiques, comme on voudra les appeler. « L'homme éveillé qui chemine à travers le sommeil des autres, refoule confusément des formes passantes, a, ou croit avoir, la vague horreur des contacts hostiles de l'invisible... C'est ce qu'on appelle avoir peur sans savoir pourquoi (2). »

Au fond, ceci revient à dire que toute pensée étant un mouvement et tout mouvement une poussée de points plus ou moins matériels, la simple présence de ces points dans l'espace constituera quelque chose d'existant, une hallucination ou une apparition, si c'est perçu : le tout capable de survivre en sa marche au cerveau qui l'a produit, comme le rayon sidéral qui vibre encore dans l'infini après la disparition d'une étoile. C'est la fixation de ce quelque chose quelque part, au moyen de procédés encore mal définis, qui formerait le charme magique des hantises et des envoûtements, sorte de larve d'amour ou de haine dont les anciens admettaient tellement l'existence, qu'on a vu Thémistocle et Aristide faire creuser une fosse pour y ensevelir leur inimitié (3).

Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et, depuis cinq mille ans,
Se suspendent encore aux lèvres des amants ? (4)

(1) *Ursule Mirouet.* Deuxième partie : La succession Minoret.
(2) *L'Homme qui rit*, édition Hetzel, I, p. 241.
(3) Polyen, *Stratagèmes*, I, 31.
(4) *Rolla*, IV.

Musset n'expliquait pas la télépathie, mais il la ressentait, et les faits qui s'y rapportent abondent en conséquence dans ses œuvres. En voici un relatif à la mort du père d'Octave, dans la *Confession*, qui ne semble pas inventé : « Entendez-vous cette horloge, m'écriai-je, l'entendez-vous? Je ne sais ce qu'elle sonne à présent ; mais c'est une heure terrible et qui comptera dans ma vie. Je parlais ainsi dans un transport et sans pouvoir démêler ce qui se passait en moi. Mais, presque au même instant, un domestique entra précipitamment dans la chambre, il me prit la main, m'emmena à l'écart, et me dit tout bas : « Monsieur, « je viens vous avertir que votre père se meurt (1). » — J'entrai et vis mon père mort... « Qu'on me laisse seul « ici : mon père avait quelque chose à me dire et il me « le dira... — Que vouliez-vous me dire, mon père? » lui demandai-je. » Le journal du père d'Octave était ouvert sur la table. « Sur la page ouverte étaient ces deux seuls mots : « Adieu, mon fils, je t'aime et je « meurs... » Je m'attendais qu'avant de mourir il avait souhaité de me voir pour tenter une fois encore de me détourner de la voie où j'étais engagé ; mais la mort était venue trop vite ; il avait tout à coup senti qu'il n'avait plus qu'un mot à dire, et il avait dit qu'il m'aimait (2). »

André del Sarto, qui vient de blesser l'amant de sa femme et qui a erré toute la nuit, voyant « ce qui n'est pas... au milieu de spectres affreux », dit à

(1) *La Confession*, deuxième partie, ch. V.
(2) *Id.*, troisième partie, I.

Lionel : « C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout se détache de moi. Il m'a semblé que Lucrèce partait. — Lionel : Que Lucrèce partait ! — André : J'en suis sûr, je viens de la voir. — Lionel : De la voir ? Où ? Comment ? — André : J'en suis sûr ; elle est partie. — Lionel : Cela est étrange ! — André : Tiens, voilà Mathurin (1). » Et Mathurin lui annonce qu'en qu'en effet sa femme est partie. Un peu plus loin, Lucrèce elle-même est le percipient d'un de ces avertissements, ou pressentiments, dont l'invasion semble ailleurs comparée par Musset à un spectre : « La vérité est une chose étrange, elle a quelque chose des spectres : on la pressent sans la toucher (2). » Lucrèce s'écrie : « Comme mon cheval s'est cabré en quittant la ville ! En vérité, tous ces pressentiments funestes sont singuliers. » Son mari vient de s'empoisonner (3).

Un avertissement lié de la même manière à un choc soudain qui semble ouvrir accidentellement la porte à la communication télépsychique, se présente à la fin de *Frédéric et Bernerette* (1838) : « Il était assis près de la cheminée ; un pétillement du feu et un jet de flamme le firent tressaillir. Par un bizarre effet de la mémoire, il se souvint tout à coup du jour où il s'était trouvé ainsi, avec Bernerette, près de la cheminée d'une petite chambre. Je laisse à commenter ce hasard à ceux dont l'imagination se plaît à admet-

(1) *André del Sarto*, acte II, scènes I et II (1833).
(2) *Le Chandelier*, acte I, scène I (1835).
(3) *André del Sarto*, acte III, scène III.

tre que l'homme pressent la destinée. Ce fut en ce moment qu'on remit à Frédéric une lettre timbrée de Paris, qui lui annonçait la mort de Bernerette. »

Périllo revenant auprès de Carmosine, malade sans qu'il le sache, dit : « En traversant la cour, un pressentiment m'a saisi »; et, de son côté, Carmosine a pendant ce temps un songe symboliquement prophétique, qui lui annonce de plus le retour de Périllo. « J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête... La foule paraissait impatiente d'arriver le plus tôt possible à l'église, comme si quelque grand mystère, unique, impossible à revoir une seconde fois, s'accomplissait (1). Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait aussi, mais je n'avais point envie de suivre les passants. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces; mais il n'avançait qu'à grand'peine, et je voyais très clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais, il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir et je le partageais; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient : mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui. Combien de temps dura cette vision, je n'en sais rien, peut-être

(1) Cf. Baudelaire, *les Paradis artificiels*, *un Mangeur d'opium*, IV, fin.

une minute; mais dans mon rêve, c'étaient des années. Enfin, il approcha et me prit la main; aussitôt la force irrésistible qui m'attachait à la même place cessa tout à coup, et je pus marcher... Pendant que nous partions tous deux avec la rapidité d'une flèche, je me retournai vers mon fantôme et je reconnus Périllo... Jugez de ma surprise lorsqu'en m'éveillant tout à coup, je trouvai que mon rêve était vrai dans ce qu'il avait d'heureux pour moi, c'est-à-dire que je pouvais me lever et marcher sans aucune peine (1) » (1852).

Au début de *Lorenzaccio* (1834), le duc de Florence vient enlever la sœur d'un certain Maffio, qui a la vision du départ de la jeune fille : « Il me semblait dans mon rêve voir ma sœur traverser notre jardin, tenant une lanterne sourde, et couverte de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'était qu'une illusion, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuît pas devant elle... Qu'entends-je? Qui remue entre les branches? (La sœur de Maffio passe dans l'éloignement). Suis-je éveillé? c'est le fantôme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde, et un collier brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle! Gabrielle! où vas-tu? (Rentrent Giomo et le duc). — Giomo : Ce sera le bonhomme de frère pris de somnambulisme. » Dans *On ne badine pas avec l'amour*, Perdican dit (2), en entendant le cri de Rosette qui meurt subitement contre toute attente :

(1) Acte I, scènes II et V.
(2) Acte III, scène VIII.

« Je ne sais ce que j'éprouve (1), il me semble que mes mains sont couvertes de sang » (1834).

Mme Colet tenait du poète lui-même le récit de trois aventures personnelles, qu'elle nous a transmises sous une forme peut-être légèrement dramatisée ; toutefois on y reconnaît sans peine un fond vrai, pour peu qu'on soit familiarisé avec le *processus* habituel de la télépsychie. Il s'agit d'une vivante, d'une mourante, et d'une morte.

« C'était le jour des Rois, je dînais en famille, les convives étaient gais et la table copieusement servie. Comme je portais à la bouche un morceau d'un excellent faisan qu'Albert Nattier (Alfred Tattet) nous avait envoyé de Fontainebleau, je sentis au bras droit une secousse qui fit tomber ma fourchette ; c'était comme si quelqu'un en passant m'eût touché brusquement, et pourtant personne ne m'avait touché ; au même instant j'entendis une voix distincte et plaintive qui me disait à l'oreille : — J'ai faim, j'ai grand'faim. Cette voix m'était connue et me fit tressaillir. Il me semblait voir debout derrière ma chaise une petite femme amaigrie qui répétait toujours : j'ai faim, j'ai grand'faim. C'était l'ombre flétrie d'une riante et fraîche grisette que j'avais aimée autrefois durant quelques jours, et dont j'ai écrit le portrait en vers et en prose (Bernerette (2), probablement). J'ignorais depuis plusieurs années ce qu'elle était devenue ; sans doute, pensai-je, elle est morte, et je tombai

(1) Cf. *les Caprices de Marianne*, acte I, scène 1.
(2) Cf. Paul de Musset, *Biographie*, p. 319.

dans un rêve qui me fit entièrement oublier que j'étais à table célébrant une fête de famille. Une de mes parentes, placée à côté de moi me reprocha en riant ma distraction ; je tressaillis comme si j'étais sorti d'un rêve et j'essayai de manger ; mais la fourchette tomba de nouveau de ma main enlevée par une force électrique, et la voix murmura, plus lugubre : j'ai faim, j'ai bien faim. Je me levai de table sous prétexte d'un malaise subit, et je passai dans ma chambre en demandant qu'on m'y laissât reposer seul quelques heures. L'ombre et la voix me suivirent, et, ne pouvant me débarrasser de leur obsession, je me décidai à sortir pour me mettre à la recherche de ma pauvre grisette qui poussait vers moi ce cri de détresse ; je montai en voiture et j'allai la demander dans la maison où je l'avais connue ; elle n'y demeurait plus, mais, après plusieurs indications de portiers et de commères, je finis par découvrir son nouveau logement. Tandis que je la cherchais ainsi dans tout le quartier latin, l'ombre et la voix m'accompagnaient toujours ; impatient et troublé, je disais au cocher de précipiter sa course vers le quai de l'Ecole où ma petite ouvrière habitait ; mais tout à coup l'ombre me quitta et la voix se tut. Ce phénomène m'annonçait un changement de situation dans la destinée de ma grisette. » En effet, il venait de lui arriver une bonne aubaine qu'elle raconta au poète lorsqu'il la rejoignit enfin : « J'aurais dû deviner que vous viendriez, ajouta-t-elle, j'avais pensé à vous toute la journée... Car, vous ne savez pas ? Je vais vous dire cela tout de suite, à présent que je suis gaie et pimpante, cela

vous fera moins de peine à entendre : j'ai bien pâti, et je mourais presque de faim depuis une semaine. »

Une autre fois, « je rencontrai sur la plage de Bretagne, à des bains de mer alors peu fréquentés, une jeune Anglaise de seize ans. » Bien que phtisique et le sachant, elle continuait de rire et de chanter. « Elle chantait au piano, l'instrument se fondait avec la voix ou plutôt la laissait planer et vibrait à peine. Pendant un mois, je l'entendis ainsi chaque soir et je me pris à l'adorer en l'écoutant ; par une intuition qui tenait du prodige, cette âme d'enfant versait dans son chant les passions dont elle ignorait le nom même ; il sortait d'elle des flammes qui ne la brûlaient pas et des cris sublimes dont l'écho restait muet dans son cœur naïf. C'était comme la puissance des sibylles antiques qu'un dieu possédait à leur insu. Un soir, elle me dit gaiement : « Nous partons demain pour Palerme, mais dans deux ans, à l'automne, quand je devrai mourir, je serai à Paris à l'hôtel Meurice, ne l'oubliez pas. Au lieu d'un tombeau de marbre blanc, je veux un beau chant de vous pour m'ensevelir ; je resplendirai à jamais dans vos vers et je serai bien joyeuse ! » (C'est sans doute la Lucie des *Poésies nouvelles*.) « Deux ans s'écoulèrent ; je l'avais oubliée dans les dissipations d'une vie sans frein ; un soir, j'étais au Vaudeville ; je riais des bouffonneries d'Odry, quand tout à coup je sentis sur ma main droite dégantée (la même main qui un soir sur la plage avait touché la sienne) un souffle glacé et rapide courir par trois fois ; c'était comme un avertissement pour me rendre attentif ; aussitôt une voix me dit bien bas à l'oreille : —

Pourquoi donc m'oubliez-vous ? — La frêle figure souriante de la jeune fille qui chantait toujours se dressa devant moi ; elle marchait en tournant la tête, ployait à demi son cou et, d'un petit geste, elle m'appelait sur ses pas. Je sortis du théâtre en la suivant et j'allai de rue en rue sur ses traces ; nous arrivâmes dans la rue de Rivoli ; nous glissions le long de la grille du jardin ; le vent d'automne soufflait et poussait les feuilles sous nos pas ; nous entrâmes sous une large porte aux battants grands ouverts ; il en sortait en ce moment un équipage dans lequel était assis un célèbre médecin que je reconnus ; je suivais toujours l'ombre impalpable ; elle monta au premier étage, franchit une antichambre et un salon, souleva une portière en étoffe sombre et s'évanouit aussitôt. Je me trouvai seul dans une chambre à peine éclairée, j'entendais une voix qui sanglotait près d'un lit tout blanc dans l'ombre de l'alcôve. Elle était là, la jeune fille, étendue et roidie, les mains jointes, morte et gardant encore son sourire qui lui survivait ; sa vieille tante, agenouillée, pleurait la tête cachée sur le lit mortuaire ; elle m'entendit, et, se soulevant sans surprise : Oh ! c'est vous, fit-elle, je vous attendais, elle vient d'expirer en disant : Le voici, le voici qui arrive ! ».

Troisième vision : « Un soir, j'étais au bal à l'ambassade d'Autriche, une princesse russe valsait devant moi : ses cheveux crêpés à reflet d'or, son torse de bacchante et sa gorge mouvante, qui s'agitait dans une robe très ouverte, me rappelèrent tout à coup une pauvre fille des rues qui m'avait tenté un soir. Je

suivis un moment la dame du regard dans le tourbillon de la valse, mais bientôt je n'y pensai plus, et je passai dans un autre salon. J'étais là à considérer un énorme massif de fleurs d'où jaillissait en gerbe un jet d'eau, quand je sentis sur ma main des gouttes perlées tomber en cadence; je me reculai, mais les gouttes m'atteignirent encore, régulières et obstinées, et frappant une sorte de mesure qui semblait battue sur ma main par une main invisible. Je regardais mes gants qui se mouillaient et, par un étrange effet de lumière, les gouttes d'eau me semblaient avoir une teinte sanguinolente; plus je les regardais et plus elles s'empourpraient. Je fus distrait de cette chose inouïe par une voix lointaine que moi seul entendais mais qui arrivait distincte à mon oreille : « Je veux un tombeau ! j'ai été touchée et souillée par assez de chair et d'ossements durant ma vie, je veux être seule sous la terre ! je veux un tombeau, te dis-je, je veux un tombeau ! » La voix qui me parlait ainsi venait d'une femme qui ressemblait à la princesse russe; mais, au lieu d'être en toilette de grande dame, elle s'approchait de moi et se suspendait à mon bras, couverte d'un mantelet noir fané et d'un chapeau rose à fleurs de forme évaporée; je reconnaissais la prostituée des rues et j'en avais honte dans cette fête. Mais elle s'acharnait à moi et me répétait sans trêve : Je veux un tombeau ! je veux un tombeau ! Obsédé de cette vision persistante, je quittai le bal et je rentrai chez moi; la voix ne se lassa pas; dans la voiture qui me ramenait, dans mon lit, dans mes songes, elle répéta toute la nuit : je veux un tom-

beau ! je veux un tombeau ! Je me levai au jour, brisé et ayant sur le visage un masque d'épouvante comme si j'avais dormi dans un cimetière ; je sortis, espérant échapper à ma vision et me raffermir dans le mouvement et la vie du dehors. Il faisait un froid très vif, je marchais à grands pas le long des quais ; me sentant ranimé par la course, j'allais, j'allais toujours ; j'arrivai devant la grille du Jardin des Plantes ; j'eus la volonté d'y entrer, mais je ne sais quelle volonté plus forte m'en détourna et me suggéra tout à coup la pensée d'aller voir un de mes anciens camarades de collège interne à la Salpêtrière... Je le trouvai occupé à son travail quotidien de dissection. — Tu arrives à propos, poète, me dit-il en riant ; j'ai reçu hier soir un des plus beaux sujets de femme qu'ait jamais touchés mon scalpel ; tiens, vois plutôt. » Vérification faite, c'était bien la femme dont le spectre avait hanté et amené le poète (1).

Peu de temps avant la mort de Musset, comme sa gouvernante le blâmait d'une sortie imprudente : « Ne vous fâchez pas, lui dit-il, ce sera peut-être la dernière; *mon ami Tattet m'appelle*, et je crois que j'irai bientôt le rejoindre (2). » Lorsqu'il mourut, sa garde-malade habituelle, « sœur Marceline n'était pas là, mais son visage patient passa devant les yeux du mourant, lui apportant une dernière fois l'apaisement (3). »

---

(1) Mme Colet, *Lui*. XXIII, pp. 369-381.
(2) P. de Musset, *Biographie*, p. 331.
(3) Arvède Barine, *A. de Musset*, p. 175.

V

L'EXTÉRIORISATION

Celui qui reçoit des communications télépathiques peut en envoyer aussi, et devenir actif au lieu de passif, agent au lieu de percipient. Musset, en effet, eut le pouvoir de *s'extérioriser*, pour apparaître soit aux autres, soit à lui-même : sa double nature physique et morale l'y prédisposait d'ailleurs tout particulièrement.

« Un matin, rapporte Mme Colet, mon fils vint me tirer par ma robe en me disant : Maman, allons voir Albert (Alfred), il m'est apparu cette nuit en rêve, il était tout pâle étendu sur son lit ; il m'a tendu les bras en m'appelant par mon nom. — Nous irons, mon enfant, répondis-je, mais je voudrais bien que le soleil se montrât dans le ciel. — Non, reprit l'enfant, car il serait alors à la promenade, et par ce mauvais temps nous le trouverons chez lui. » Ils partent, et l'enfant dirige, commande et parle jusqu'au bout : « Ce fut lui qui sonna d'une main assurée. Le domestique, qui nous reconnut, nous accueillit d'un air joyeux. — Allez prévenir M. Albert, lui dit l'enfant, que quelqu'un qui l'aime bien vient le voir (1). »

Il est clair que l'un et l'autre se trouvaient en rapport à leur insu, du fait de Musset alors malade,

(1) *Lui*, XXII, p. 348-350.

comme l'avait vu l'enfant. C'est ainsi que le grand-père de Gœthe, qui possédait une claivoyance remarquable, communiquait le même don aux personnes de son entourage (1), sans y songer. Rolla, sur le point de se tuer, suggère inconsciemment à Marie un rêve télépathique :

Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier :
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller ;
La chambre me semblait comme un grand cimetière,
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière.
Ils la posèrent là pour faire leur prière ;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit,
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit :
« Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi prends-tu ma place ? »
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau.
— Vraiment ? répondit Jacque, eh bien ! ma chère amie,
Ton rêve est assez vrai, du moins, s'il n'est pas beau.
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil: je me tuerai ce soir (2).

Par un phénomène analogue, dans *Lorenzaccio*, le héros du drame apparaît à sa mère au moment où il se prépare à assassiner le duc, c'est-à-dire au moment où son esprit est le plus exalté. « Marie : Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle, ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me

(1) Gœthe, *Vérité et Poésie*, première partie, I.
(2) *Rolla*, V.

disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher dans la galerie, je me suis retournée, un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo : « Comme tu reviens de bonne heure ! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe, sans me répondre, il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois... — Lorenzo : Quand s'en est-il allé ? — Marie : Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant. — Lorenzo : Mon spectre à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ? — Marie : Il s'est levé d'un air mélancolique, et il s'est effacé comme une vapeur du matin. — Lorenzo : Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus. — Catherine : Qu'avez-vous ? Vous tremblez de la tête aux pieds. — Lorenzo : Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et, si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera (1). »

Voir son fantôme (ou celui d'un autre (2), mais le sien surtout), a passé souvent pour un présage de mort, et Musset paraît l'avoir entendu ainsi dans *La Coupe et les Lèvres*.

Je me meurs, oui, je suis sans force et sans jeunesse,
Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
Et quelquefois la nuit mon spectre m'apparaît (3).

(1) Acte II, scène IV.
(2) Cf. Lang, *Mythes, Cultes et Religion*, traduction française, pp. 98-100.
(3) Acte III, scène III.



Au cours d'un ouvrage qui date de 1829, Eusèbe Salverte signale la même croyance « dans les montagnes de l'Écosse et dans quelques contrées de l'Allemagne », mais il s'évertue à l'expliquer d'après son principe que le surnaturel est de la prestidigitation ; il en résulte une amusante fantaisie, bonne peut-être à mentionner en passant pour faire voir que l'incrédulité a ses ridicules, comme la superstition. « On voit, hors de soi, un autre soi-même, une figure en tout semblable à soi pour la taille, les traits, les gestes et l'habillement. Produire un miracle semblable n'est pas au-dessus des ressources de l'art. *Il suffira* d'un miroir concave, segment d'une sphère de grande dimension, fixé au fond d'une armoire profonde : disposez au-dessus de l'armoire une lampe dont la lumière ne puisse y pénétrer directement, mais au contraire, tombe dans toute sa force sur le point où il faudra se placer pour obtenir du miroir le plus grand effet possible. A ce même point, conduisez-y, à son insu, un homme peu instruit et enclin aux rêveries et aux terreurs du mysticisme ; que les battants de l'armoire en s'ouvrant lui présentent, à l'improviste, la glace décevante... Il voit du sein des ténèbres sortir et s'avancer vers lui sa propre image, brillante de clarté, il croit pouvoir la saisir, il fait un pas de plus, elle disparaît. Il ne peut expliquer naturellement cette vision, il ne le tente pas, mais il a vu, bien réellement vu, il en est sûr, il ne peut l'oublier. Ce souvenir le poursuivra, l'obsédera et bientôt peut-être exaltera assez son imagination pour que le phénomène se reproduise spontanément sans l'aide de causes exté-

rieures. Que le désordre d'esprit se communique aux organes, que l'homme crédule languisse, dépérisse, qu'il meure. La mémoire de sa fin douloureuse lui survivra. Des êtres malades ou prédisposés à le devenir, en répéteront la légende, ils en imprégneront leurs rêveries et finiront par voir eux-mêmes le miracle qu'ils ont entendu conter dès leur enfance, et, persuadés que c'est l'avant-coureur d'une mort prompte, *ils mourront de leur persuasion* (1). »

La coïncidence de la vision et de la mort s'explique à moins de frais, aujourd'hui qu'on sait que les extériorisations de ce genre ont lieu (quand elles ont lieu) dans les moments suprêmes de la vie, chez les individus ordinaires. Pour ceux-là, l'auto-apparition peut être unique, tandis qu'elle peut être fréquente pour des personnes autrement douées, comme Guy de Maupassant. Chez Musset, elle se produisait dans les circonstances les plus diverses, et c'est peut-être cette aptitude au dédoublement qui a suggéré au spirite Henri Lacroix l'illusion, assurément singulière, d'avoir débarrassé le poète d'une seconde peau qui le gênait au pays des esprits, après sa mort. Dans la *Nuit de Décembre*, Musset énumère une quinzaine de drames intimes durant lesquels il subit sa propre hantise :

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

(1) *Des Sciences occultes, ou Essai sur la magie, les prodiges et les miracles,* seconde édition, 1843, pp. 313-4.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence,
Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'Amitié.

LA VISION

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude (1835).

Avec son étrange allégorie finale, ce poème ne peut que demeurer lettre close pour qui nierait ou ignorerait les phénomènes psychiques, et même la véracité de l'auteur approfondirait alors le mystère au lieu de l'éclaircir. Tout s'explique, au contraire, si l'on admet que Musset a vu comme il l'a dit son véritable double. En effet, cette sortie de soi-même correspond à un degré de somnambulisme, ou de transe, qui entraîne toujours une insensibilité plus ou moins grande aux impressions du dehors : de là l'idée de solitude laissée au poète par ses visions. « Ami, je suis la Solitude », c'est-à-dire je suis l'extase qui t'isole dans tes moments de joie ou de tristesse, de tristesse surtout, et en t'isolant je t'ouvre un monde idéal qui te consolera du réel. Arvède Barine rapproche à tort la *Nuit de Dé-*

cembre d'une lettre publiée maintenant (1), de Musset à G. Sand « sur des visions, qu'il vient d'avoir, d'un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve (2). » Cette simple analyse suffit pour montrer l'erreur, bien excusable, qui a séduit un instant le meilleur biographe de Musset.

La plus remarquable des *extériorisations* du poète est sans doute celle que G. Sand a décrite, car elle présente cette particularité qu'elle fut prophétique, comme il arrive quelquefois en pareille circonstance, à en juger du moins d'après ce qui se passa pour Gœthe et pour Shelley. Gœthe, en quittant Frédérique, se vit revenir dans un costume qu'il porta en effet à son retour, au bout de huit ans (3) ; et, dans les deux derniers mois de sa vie, Shelley apparut non seulement à ses amis, mais encore à lui-même (4), fait qui s'accorde avec la croyance écossaise dont il a été parlé. Une dame anglaise dont le cas figure dans le livre, désormais classique en matière de télépathie, *Phantasms of the living* (5), se présenta de même en double devant elle et devant sa famille, avec une robe qu'elle n'avait pas alors, mais qu'elle eut deux ans plus tard. Pour Musset, son apparition s'offrit à lui avec la physionomie qu'il eut vingt années après.

---

(1) Paul Mariéton, *Une Histoire d'amour*, pp. 240-242.
(2) *A. de Musset*, p. 101.
(3) *Vérité et Poésie*, troisième partie, XI.
(4) Shelley, *Poetical Works*, édition W.-M. Rossetti, I, *Memoir of Shelley*, p. 120.
(5) Traduction française, p. 362.

Comment une hallucination peut-elle être prophétique ? Cette question est fort embarrassante et le moment n'est peut-être pas encore venu de la résoudre : toutefois il sera intéressant de recueillir l'opinion de Musset, qui disait à Mme Colet en racontant un rêve où il l'avait vue unie à lui dans la mort : « Voilà la vision que j'ai eue sur vous, je sais bien qu'elle va se dissoudre, mais *elle flottera pour moi dans l'infini où rien ne se perd* (1) ; je l'y retrouverai un jour (2). » C'est la conception du plan astral.

L'incident rapporté par G. Sand remonte aux premiers temps de sa liaison avec le poète (1833). Une nuit qu'ils se promenaient ensemble dans la forêt de Fontainebleau, il était parti en avant à la recherche d'un écho, quand sa compagne l'entendit pousser un cri épouvantable. « Il avait eu une hallucination. Couché sur l'herbe, dans le ravin, sa tête s'était troublée. Il avait entendu l'écho chanter tout seul, et ce chant, c'était un refrain obscène. Puis, comme il se relevait sur ses mains pour se rendre compte du phénomène, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent. Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs, et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours ; mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait

(1) Cf. Baudelaire, *les Paradis artificiels, un Mangeur d'opium*, VIII, *Visions d'Oxford, le Palimpseste.*
(2) Mme Colet, *Lui*, XXIII, p. 382.

toujours vers moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre, et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors j'ai eu peur, et je me suis jeté la face contre terre, car cet homme... c'était moi! Oui, c'était mon spectre, Thérèse! Ne sois pas effrayée, ne me crois pas fou, c'était une vision. Je l'ai bien compris en me retrouvant seul dans l'obscurité. Je n'aurais pas pu distinguer les traits d'une figure humaine, je n'avais vu celle-là que dans mon imagination; mais qu'elle était nette, horrible, effrayante! C'était moi avec vingt ans de plus, des traits creusés par la douleur et par la maladie, des yeux effarés, une bouche abrutie, et, malgré tout cet effacement de mon être, il y avait dans ce fantôme un reste de vigueur pour insulter et défier l'être que je suis à présent. Je me suis dit alors : « O mon Dieu! est-ce donc là ce que je serai dans mon âge mûr?... J'ai eu ce soir de mauvais souvenirs que j'ai exprimés malgré moi; c'est que je porte toujours en moi ce vieil homme dont je me croyais délivré. Le spectre de la débauche ne veut pas lâcher sa proie, et, jusque dans les bras de Thérèse, il viendra me railler et me crier : Il est trop tard! » Alors je me suis levé pour te joindre, ma pauvre Thérèse. Je voulais te demander grâce pour ma misère et te supplier de me préserver; mais je ne sais pendant combien de minutes ou de siècles j'aurais tourné sur moi-même sans pouvoir avancer, si tu n'étais enfin venue. Je t'ai reconnue tout de suite, Thérèse; je n'ai pas eu peur de toi, et je me suis senti délivré. Il était difficile de



savoir, quand Laurent parlait ainsi, s'il racontait une chose qu'il avait réellement éprouvée, ou s'il avait mêlé ensemble, dans son cerveau, une allégorie née de ses réflexions amères et une image entrevue dans un demi-sommeil. Il jura cependant à Thérèse qu'il ne s'était pas endormi sur l'herbe, et qu'il s'était toujours rendu compte du lieu où il était et du temps qui s'écoulait; mais cela même était difficile à constater. Thérèse l'avait perdu de vue, et, quant à elle, le temps lui avait semblé mortellement long. Elle lui demanda s'il était sujet à ces hallucinations. — Oui, dit-il, dans l'ivresse, mais je n'ai été ivre que d'amour depuis quinze jours que tu es à moi (1). »

Les recherches de Reichenbach, Aksakof, Baraduc, Iodko, de Rochas, etc., permettent de comprendre au moins approximativement ces étranges constatations du double humain, l'Inconscient, le corps astral ou la sensibilité extériorisée, le Co-Walker ou Co-Granger que Walter Scott s'est ingénié à dépeindre par tant de périphrases dans *Une Légende de Monrose* (*double man*, *other self*, *reflex man*, *twin-brother*, *copy*, *echo, living picture*, etc. (2).

C'est par là que s'expliquent aujourd'hui nombre de phénomènes qui s'accentuent plus ou moins suivant la profondeur de l'hypnose, c'est-à-dire les évocations des magiciens, les métamorphoses des sorciers et les incarnations des spirites, la Katie King de Crookes, le Phinuit de Mme Piper, le John d'Eusapia,

(1) G. Sand, *Elle et Lui*, v.
(2) *A Legend of Monrose*, ch. XVII, note.

la Yolande de Mme d'Espérance, la Clorinde de Mac-Nab, l'Apollonius de Tyane d'Éliphas Lévi. L'apparition d'Apollonius, qui se montra sans barbe à un abbé (Éliphas Lévi, l'abbé Constant), est instructive entre toutes, car, dans le récit qu'en fait le magiste (1), on voit celui-ci s'affaiblir, se refroidir et s'assoupir à mesure que l'expérience se prolonge, ce qui est la caractéristique même de l'extériorisation.

VI

LA MÉDIUMNITÉ

Il suit bien de ce qui précède que Musset possédait, au plus haut point, les aptitudes qui constituent ce qu'on appelle un *sujet,* ces « dons admirables » dont se félicitait Cardan, de tomber en extase à volonté, de voir des objets étrangers avec les yeux de l'esprit, et d'être informé de l'avenir par des songes (2) : la promptitude avec laquelle il s'*entransait,* notamment, a été remarquée plus d'une fois par G. Sand et Mme Colet (3). Sa médiumnité se révélerait jusque dans son double type blond et brun, si l'on a raison d'admettre « que les sujets les plus naturellement disposés aux facultés magiques ont les yeux et la cheve-

(1) *Dogme et Rituel de haute Magie*, pp. 26 et suivantes, cité dans Papus, *Traité élémentaire de Magie pratique*, pp. 497-500.
(2) Cardan, *De Rerum varietate*, VIII, 3, cité par de Rochas, *les Forces non définies*, p. 508.
(3) *Elle et Lui*, VIII et XI, *Lui*, VI, VII et XXIII.

lure de couleur différente » (1), et qu'un même pronostic peut se tirer de la bigarrure des yeux (2).

Un autre indice, relativement à Musset, semble fourni par la perfection immédiate de son talent et de son expérience, ce qui rappelle de près la supériorité quasi universelle dont les sujets les plus bornés font preuve dans le somnambulisme. « De simples servantes sans éducation, sous l'influence de cet état nerveux, se meuvent avec la grâce et le cachet particulier qui distinguent les danseuses de ballet les plus habiles », dit Braid ; « à l'état de veille elles seraient incapables de se mouvoir avec l'élégance qui les caractérise dans l'hypnose (3). »

Chez Musset, de qui l'on pourrait dire que ses plus beaux vers ne sont pas de lui, mais de son Inconscient, l'expression dès le début est d'une sûreté sans égale; et d'autre part, en ce qui concerne l'expérience de la vie, y a-t-il dans La Rochefoucauld lui-même beaucoup de máximes aussi fortement senties et frappées que celle-ci, par exemple, qui fait le fond de *La Coupe et les Lèvres*, une œuvre de la vingt-troisième année?

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil c'est la vertu, l'honneur et le génie ;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois (4).

(1) Paul Sedir, *les Miroirs magiques*, p. 41.
(2) Papus, *Traité élément. de Magie pratique*, pp. 185 et 186.
(3) Braid, *Neurypnology*, traduction française, p. 55.
(4) Acte I, scène 1.

Les tirades de *Lélia*, qui parut vers la même époque (1833), ne sont en regard que d'informes banalités : « La vanité, au moins, c'est quelque chose de grand dans ses effets. Elle nous force à être bons, par l'envie que nous avons de le paraître ; elle nous pousse jusqu'à l'héroïsme, tant il est doux de se voir porter en triomphe, tant la popularité a de puissantes et adroites séductions », etc. (1).

Musset comprenait bien que son inspiration avait quelque chose d'étrange ; aussi l'accueillait-il comme une visitation surnaturelle, tantôt la fêtant et multipliant autour de lui, par l'illumination de cent bougies, les points brillants qui fixent l'extase, tantôt se débattant sous elle comme un possédé. « L'invention me trouble et me fait trembler, l'exécution, toujours trop lente à mon gré, me donne d'effroyables battements de cœur, et c'est en pleurant et en me retenant de crier que j'accouche d'une idée qui m'enivre, mais dont je suis mortellement honteux et dégoûté le lendemain matin. Si je la transforme, c'est pire, elle me quitte : mieux vaut l'oublier et en attendre une autre : mais cette autre m'arrive si confuse et si énorme, que mon pauvre être ne peut pas la contenir. Elle me presse et me torture jusqu'à ce qu'elle ait pris des proportions réalisables et que revienne l'autre souffrance, celle de l'enfantement, une vraie souffrance physique que je ne peux définir (2). Et voilà comment ma vie se passe quand je me laisse

(1) *Lélia*, première partie, x.
(2) Cf. Mme Colet, *Lui*, XIII, p. 171.

dominer par ce géant d'artiste qui est en moi..... Donc, Thérèse, il vaut bien mieux que je vive comme j'ai imaginé de vivre, que je fasse des excès de toute sorte, et que je tue ce ver rongeur que mes pareils appellent modestement leur inspiration, et que j'appelle tout bonnement mon infirmité (1). » C'est bien là l'anxiété douloureuse des prophétesses d'autrefois et des médiums d'aujourd'hui, depuis la fabuleuse Cassandre et la Pythie ou la Sibylle, jusqu'à Mme Piper, Eglington, Eusapia, etc.

Dans ces conditions, Musset avait adopté un mode de travail extraordinaire en apparence, et néanmoins approprié à son tempérament. « Je ne sais pas travailler sans souffrir. Alors je cherche dans le désordre, non pas la mort de mon corps ou de mon esprit, mais l'usure et l'apaisement de mes nerfs. Voilà tout, Thérèse. Qu'y a-t-il donc là qui ne soit raisonnable ? Je ne travaille un peu proprement que quand je tombe de fatigue (2). » C'est que la fatigue est un des adjuvants de l'extase, comme l'ont su les anciens, les Hindous et les sauvages qui employaient la danse ou le jeûne pour s'*entranser*. La Canidie d'Horace, voulant exalter et utiliser la force psychique d'un enfant, affame et enterre celui-ci jusqu'au cou devant des mets qu'elle renouvelle trois ou quatre fois dans la journée (3). (Peut-être les animaux de proie doivent-ils aussi leur pouvoir magnétique au jeûne.)

Aujourd'hui encore, les occultistes recommandent de

(1) G. Sand, *Elle et Lui*, I.
(2) Idem, *ibid.*
(3) Epode V ; cf. André Lefèvre, *la Religion*, p. 174.

mettre en liberté la force nerveuse, pour les pratiques de la magie, au moyen du jeûne et de la fatigue surajoutée à la fatigue. Un objet quelconque recueilli alors devient, comme symbole de l'effort accompli, un véritable talisman personnel. « Une petite pierre que nous fûmes chercher une nuit à deux heures du matin au haut de la butte Montmartre, alors que nous rentrions très fatigué par une longue marche à notre domicile, nous a permis des actions magnétiques du plus grand intérêt (1). »

A produire et à vivre dans une surexcitation continuelle, Musset se déséquilibra, comme on l'a vu : ses crises de dédoublement prirent même l'allure réglée de certaines maladies nerveuses, au moins pendant quelque temps, et il endura les alternances périodiques de personnalité qui s'observent chez nombre d'hystériques ou de sujets. « La plupart des grandes magnétisées, dit Villiers de l'Isle-Adam, finissent par *se* désigner à la troisième personne, comme les petits enfants. Elles *se* voient distantes de leurs organismes, et de tout leur système sensoriel enfin. Pour se dégager davantage en augmentant l'oubli de leur personnalité physique, si vous le voulez, plusieurs d'entre elles, parvenues à l'état de voyance, ont la singulière coutume de se baptiser, je puis dire, d'un nom qui leur vient on ne sait d'où, et dont elles *veulent* être appelées, dans leur lumineux sommeil, au point de ne plus répondre qu'à ce pseudonyme d'outre-

(1) Papus, *Traité élémentaire de magie pratique*, pp. 124-200, et *la Science des Mages*, pp. 44 et 45.

monde (1). » Sauf le changement de nom, il en fut à peu près de même chez Musset dont les deux *moi*, contradictoires et absolument étrangers l'un à l'autre, se succédaient jour par jour ou semaine par semaine. « Règle invariable, inouïe, mais absolue dans cette étrange organisation : le sommeil changeait toutes ses résolutions. S'il s'endormait le cœur plein de tendresse, il s'éveillait l'esprit avide de combat et de meurtre, et réciproquement, s'il était parti la veille en maudissant, il accourait le lendemain pour bénir (2). » Lui-même le reconnaît dans *la Confession :* « Il y avait certains jours où je me sentais, dès le matin, une disposition d'esprit si bizarre qu'il est impossible de la qualifier. » Sa maîtresse lui disait alors : « S'il y a en vous deux hommes si différents, ne pourriez-vous, quand le mauvais se lève, vous contenter d'oublier le bon ? (3) »

Puisque les deux parties de son être se ressemblaient si peu, il n'est pas étonnant que parfois l'une n'ait pas reconnu l'autre et l'ait prise pour une sorte de spectre. Celui de ses personnages qui, avec Octave, le rappelle le mieux, Lorenzaccio, à la fois vertueux et corrompu, marchait dans les rues son « fantôme à ses côtés (4) ». Octave dit : « Mon propre visage, que j'apercevais dans la glace, me regardait avec étonnement. Qu'était-ce donc que cette créature qui m'apparaissait sous mes traits ? Qu'était-ce donc que cet homme sans pitié qui blasphémait avec ma bouche et tortu-

(1) *L'Ève future*, p. 356.
(2) G. Sand, *Elle et Lui*, XII ; cf. Paul Mariéton, pp. 240-242.
(3) Quatrième partie, II.
(4) Acte III, scène III.

rait avec mes mains? (1) » Et ailleurs : « Si jamais tu retournes au village où je t'ai vue sous les tilleuls, regarde cette maison déserte : il doit y avoir là un fantôme, car l'homme qui en sort n'est pas celui qui y était entré (2). » Frank s'écrie de même :

C'est moi, c'est mon fantôme
Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume (3).

Cette métaphore singulière était certainement fournie au poète par la fréquence de ses visions, objectives ou subjectives. Aussi, par une hantise significative, le mot de *spectre* (ou de *fantôme*) revient-il continuellement sous sa plume pour indiquer l'apparence d'un être, à côté du mot *statue* qui désigne pour lui l'individu vidé de sa personnalité. Il appelle la nuit un « spectre toujours debout », la Muse un « spectre insatiable », le tremble un « blanc spectre », don Juan un « spectre énervé », Cordiani un « spectre sans sépulture », les Huit, « ce tribunal d'hommes de marbre », une « forêt de spectres », etc. C'est que sa vie, comme celle d'Hoffmann, fut traversée de spectres, à commencer par le sien. « Il y a des fantômes qu'il ne faut pas ranimer le soir, car ils s'obstinent autour du chevet, s'écriait-il. Quand mes visions se lèvent menaçantes, il faut bien que je les chasse par l'ivresse et par la débauche (4) »!

Sans doute, c'est presque toujours lui qui dit ces choses, mais il serait bien difficile de ne pas le

(1) *La Confession,* cinquième partie, VI.
(2) *Ibid.*, I. cf. Paul Mariéton, p. 175.
(3) Acte I, scène I.
(4) Mme Colet, *Lui*, VII. p. 90.

croire. La véracité est le propre de son talent, et on sent bien à le lire que tout ce qu'il écrit est profondément vécu. Taine, Paul Lindau, Faguet, Arvède Barine, bref, tous ceux qui ont parlé de lui en tombent d'accord. « Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait (1). » Il est à remarquer, en effet, que les visions et les pressentiments, dans ses ouvrages, ne sont jamais nécessaires à l'action; il ne les utilise pas comme moyens pour préparer ses péripéties, seulement, ils lui semblent aussi naturels que l'audition colorée, qu'il s'étonnait de voir contester, et, s'il en parle, c'est qu'à son sens ils doivent se produire spontanément et fatalement dans les grandes crises de la vie, où d'habitude ses personnages deviennent comme hallucinés. Cette idée lui est toujours présente : par conséquent, il faut bien qu'il y ait là quelque chose de personnel et de foncier. D'ailleurs les impressions extraordinaires qu'il accuse, comme celles d'*un souffle froid* et d'*un détachement subit*, sont caractéristiques et auraient été bien difficiles à imaginer.

L'exaltation causa le malheur de Musset, si elle fit sa gloire. L'extase se paie, et plus d'un mystique, comme plus d'un médecin, en a signalé le danger. Les médiums, d'après Eliphas Lévi, sont « tous débiles et malades, faibles d'esprit et de corps et fatalement enclins aux hallucinations et à la folie. Les pratiques énervantes de l'évocation les épuisent vite, et ils tom-

(1) Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, fin.

bent dans une consomption lente (1). » Le Dr Gibier assure « qu'en ce qui concerne l'entraînement destiné à favoriser les facultés supérieures d'*abmatérialisation*, il conduit presque toujours à la démence ou à une péjoration des penchants, et parfois à l'éclosion de nouvelles passions dépendant le plus souvent du sens génésique (2). » C'est ce qui arriva, paraît-il, au prophète Vintras. Malgré sa fougue passionnée, Musset n'alla pas aussi loin, car sa médiumnité était involontaire, toutefois, il resta mortellement atteint.

Après une période éclatante et orageuse de dix années, pendant laquelle l'ange et le démon se colletèrent en lui, il faiblit tout à coup, sa maladie de cœur se déclara, et il ne fit plus que languir dans la stérilité ou la débauche, toujours « plus nerveux et plus excessif, trop sensible, trop mobile (3), trop extrême en tout, soit qu'il s'isolât avec ses maux et sa tristesse, soit qu'il se rejetât avec emportement dans ses plaisirs pernicieux (4). *J'ai perdu ma force et ma vie*, disait-il à trente ans. Pareil au William Wilson d'Edgar Poe qui se bat en duel avec la meilleure partie de lui-même, le libertin avait vaincu le poète, Gamiani avait tué Fantasio, Belcolore avait assassiné Déidamia, suivant la prophétique allégorie de son chef-d'œuvre, *la Coupe et les Lèvres*, l'un des drames les plus suggestifs du siècle, et digne par là de prendre place à côté de Manfred.

(1) *La Science des Esprits*, p. 258.
(2) *Analyse des choses*, p. 181 ; cf. *Annales des Sciences psychiques*, 1894, p. 53.
(3) Cf. Paul de Musset, *Biographie*, pp. 365 et 366.
(4) Arvède Barine, *A. de Musset*, p. 17[illegible].

Voilà une singulière organisation qui nous met, avec ses accès d'hallucination, de dédoublement et de clairvoyance ou de clairaudience, en face des problèmes les plus troublants que notre époque connaisse. Les résoudre, la science expérimentale n'y peut songer encore, car elle ne fait que les aborder, et par là le champ reste ouvert pour elle aux conjectures. Il semble bien, au fond, que les faits observés se réduisent à des manifestations diverses de la force psychique, projetant au dehors la sensibilité, la pensée, la motricité et l'image même de l'être humain. Mais ces manifestations ne sont que des mouvements partis du corps, sorte de pile électrique de l'âme, et le positivisme peut en conclure que, s'il n'y a plus de pile, il n'y a plus d'âme, durable et viable, au moins.

Heureusement, tout n'est pas là. Sans parler des apports et des créations psychiques, qui semblent réduire la matière à bien peu de chose, l'existence de la seconde vue exhausse singulièrement la question. Comment s'expliquer, en effet, d'une manière qui ne soit pas trop invraisemblable, un pouvoir tellement supérieur à la prévision purement humaine, sinon par une sorte de lecture de pensée plus ou moins directe dans une conscience ou une prescience infinies, dans une projection divine du futur, c'est-à-dire en définitive par la vision en Dieu ? Et alors, Dieu n'est pas loin. (1)

E. Lefébure.

---

(1) Nous renvoyons à un prochain numéro un Supplément très intéressant à cet article. (N. D. L. D.)

Catalogue d'Œuvres Littéraires

INSPIRÉES DE L'OCCULTISME

Comme la série des numéros exceptionnels de l'*Initiation* est empreinte d'un caractère spécial d'utilité pratique et de propagande, j'ai pensé qu'au lieu de tenter une imparfaite bibliographie des œuvres de notre Occident dont la beauté se pare du mystère, il serait plus intéressant pour le grand public d'avoir la liste de ces ouvrages qui se trouvent actuellement, en français, et que l'on peut se procurer en toute librairie à Paris.

ADAM (Juliette). — *Un rêve sur le divin ;* 9, Havard fils. Délicieux poème en prose.

ADAM (Paul). — *En décor*, in-18. Etude sur le détachement des apparences.

— *L'essence de Soleil.* Sur le rôle providentiel de la race juive.

— *Le Mystère des foules*, in-18. Etude sur les âmes collectives.

— *Etre,* in-18.

— *Aladin ou la Lampe Merveilleuse.*



AMANIEUX (Marc). — *La chanson Panthéiste*, poèmes.

ANDRÉ VALDÈS — *La Prise du regard*, roman hypnotique.

APOLLONIOS DE RHODES. — *Argonautiques*.

— *Jason et Médée* (48, Libr. I. R.). Pour l'étude du symbolisme.

APPIEN. — *Bibliothèque grecque*, 7, Didot.

APULÉE. — *Les Amours de Psyché*. Description symbolique des voyages de l'âme.

— *L'Ane d'or*. Description de la chute terrestre de l'âme et de sa réhabilitation par les mystères.

BABRIUS. — *Fables* (Ed. Croizet). 38, A. Colin.

BALZAC (Honoré de). — *Le Cousin Pons*.

— *Seraphitus Seraphita*.

— *Louis Lambert*.

— *L'Envers de l'Histoire contemporaine*.

— *Ursule Mirouet*.

— *A la recherche de l'Absolu*.

— *La Peau de chagrin*.

— *Histoire des Treize*.

— *Les Proscrits*.

BARBEY D'AUREVILLY. — *Les Diaboliques*.

— *Un prêtre marié*.

BARBIER DE MEYNARD. — *Le Boustan de Sadi*, trad. pour la première fois en français, in-18. Hymnes d'illuminisme sous des symboles érotiques et bachiques.

BARRÈS (Maurice). — *Le Jardin de Bérénice*.

BAUDELAIRE (Charles). — *Les Fleurs du mal*, poésies.

BULWER LYTTON. — *Zanoni*, 2 vol.

— *La Race future*.

— *La Maison hantée*, br.

CAZOTTE. — *Le Diable amoureux*, réimp. Dentu.
CHRISTIAN FILS. — *La Reine Zinzarah.*
CLARETIE (Jules). — *Jean Mornas.*
Collection d'auteurs étrangers contemporains, 3-7, Guillaumain.
CONSTANT (A.) (Eliphas Levi). — *Le Sorcier de Meudon.*
— *Contes d'Hoffmann.*
DANTE. — *La Divine Comédie.*
DIETSCHINE. — *Astra.*
DUMAS PÈRE. — *Joseph Balsamo.*
EMERSON. — *Les Surhumains;* traduit de l'anglais.
FAUCHE (H.). — *Traduction du Ramayana*, poème sanskrit. Plusieurs sens symboliques.
— *Traduction de la Gita Govinda.* Histoire de Krishna.
FIRDOUSI. — *Le Shah Nameh*, poème épique persan.
FLAUBERT (Gust.). — *La tentation de saint Antoine.*
FOUCAUX (Ed.) — *Traduction du Mahabarata*, poème épique sanskrit ; plusieurs sens symboliques.
FRANCE (Anatole). — *La Rôtisserie de la reine Pédauque.*
— *Thaïs.*
GALLAND (A.). — *Les Mille et une Nuits.*
GAUTIER (Judith). — *Le Vieux de la Montagne.*
— *Iskender.*
GAUTIER (Théophile). — *Avatar.*
— *Jettatura.*
— *Spirite.*
GOURMONT (Rémy de). — *Le Latin mystique.*
GOETHE. — *Dichtung und Wahrheit*, mémoires.
— *Le Faust et le second Faust.*



GODRON (A.). — *Les Sagas islandaises.*

GRANDMOUGIN. — *Medjour.*

HUYSMANS (Jopis Karl). — *Là-bas !* Etude sur le satanisme contemporain.

— *En route!* Évolution d'une âme vers le mysticisme catholique.

— *La Cathédrale.*

HOMÈRE. — *Iliade.*

— *Odyssée.*

LAHOR (Jean). — *L'Illusion.*

LECONTE DE LISLE. — *Erynnies.*

— *Eschyle.*

— *Euripide.*

— *Hésiode.*

LERMINA (J.). — *A brûler.*

— *A tes pieds.*

— *La deux fois morte.*

— *L'Elixir de vie.*

— *La Magicienne.*

— *Traduction nouvelle de Shakespeare* (en cours de publication).

LUCAS (Louis). — *Le Roman alchimique.*

MAETERLINK (M.). — *Les Disciples à Saïs.*

MAUPASSANT (Guy de). — *Le Horla.*

MENDÈS (Catulle). — *Hespérus.*

MICHELET (Jules). — *La Sorcière.*

MILTON. — *Le Paradis perdu.*

MUSSET (A. de). — *Œuvres*, passim.

NERVAL (G. de). — *Le Rêve de la vie.*

— *Les Illuminés.*

PELADAN (JOS.). — *A Cœur perdu.*

PELADAN (Jos.). — *L'Androgyne.*
— *Babylone.*
— *Cœur en peine.*
— *La Gynandre.*
— *L'Initiation sentimentale.*
— *Istar.*
— *Typhonia.*
— *Le Vice suprême.*
— *La Victoire du Mari.*
— *Le Prométhéide.*
POE (Edgar). — *Eureka.*
— *Contes extraordinaires.*
— *Histoires extraordinaires.*
RABELAIS. — *Gargantua.*
SHAKESPEARE. — *Œuvres.*
SOPHOCLE. — *Œdipe-Roi.*
— *Œdipe à Colonne.*
— *Antigone.*
— *Electre.*
STRADA. — *Borgia.*
— *Charlemagne.*
— *Jésus.*
THIERRY (G.-A.). — *La Tresse blonde*, étude sur la réincarnation.
— *Marfa, le palimpseste.*
VIRGILE. — *L'Enéide.*

SÉDIR.



ORDRE MARTINISTE

Création d'une Chambre des affaires extérieures

Le Secrétariat du Suprême Conseil ne suffisant plus à la correspondance sans cesse plus active avec les Délégués de l'Etranger, le Comité de direction a pris les décisions suivantes, exécutoires à dater du 1er avril 1898 :

1° Il est créé au Suprême Conseil une Chambre supplémentaire dénommée « Chambre des affaires extérieures » ;

2° Les membres de cette Chambre, nommés d'après les statuts du Suprême Conseil, sont provisoirement au nombre de sept ;

3° Chacun de ces membres est mis en relation directe avec le Délégué Général d'un des pays étrangers et assiste le Délégué dans sa mission de propagande ;

4° La Chambre des affaires extérieures se réunira deux fois par mois, sur convocation du P∴ S∴ C∴ ;

5° Chacun de nos Délégués à l'Etranger recevra individuellement tous les renseignements complémentaires ;

6° Les Inspecteurs principaux et les Inspecteurs spéciaux restent en relation directe avec le Président ;

7° Nos Délégués sont priés de prendre bonne note de cette modification qui activera encore la marche de notre propagande en Europe.

*
* *

Exposé du Martinisme

Le Suprême Conseil élabore un exposé du Martinisme

qui mettra une bonne fois fin aux ridicules calomnies répandues sur le compte de l'ordre.

Cet exposé sera envoyé à tous les Délégués qui le traduiront et le feront publier dans leur pays respectif.

∴

Développement de l'ordre

Sur le modèle des 14 délégations créées en France, les Délégués généraux poursuivent la division de chacun des pays soumis à leur action. Pour ce mois nous enregistrerons deux contrées.

Italie. — L'Italie est divisée de la façon suivante :

	Siège de la Délégation
Piemonte et Lombardia .	*Milan*
Venezia, Liguria Emilia	*Piacenza*
Toscana, Umbria e Lazio	*Roma (D. G)*
Marche ed Abruzzi. . .	*Vasto*
Campania.	*Napoli*
Calabria e Basilicata. .	*Fagnano, Castillo*
Puglie et Sicilia. . . .	*Lecce*

Notre D. G. pour l'Italie du Nord, F. Bruni, dont les qualités de réalisation se sont affirmées par ces créations, sera proposé pour une récompense exceptionnelle au Suprême Conseil. Tous ces postes sont actuellement pourvus de délégués.

Suède. — Délégation générale à Malmo. Délégations spéciales et groupes à Upsala, Orebro, Stockholm, Arvika, Linde, Jonkoping.



FACULTÉ DES SCIENCES HERMÉTIQUES

Par décret ministériel du 19 février 1898, M. le Dr Encausse a été nommé officier de l'instruction publique.

*
* *

Le Dr Blitz a jeté les bases d'une école secondaire de l'Université des Hautes Etudes à San-Francisco (Cal.).

*
* *

M. Carlos de Escobar, professeur diplômé par l'*Ecole Normale* de São Paulo (1) et également inspecteur général (de la part du gouvernement) des écoles de Santos (2), vient d'ouvrir dans cette ville un grande école sous le nom d'ECOLE CHARLES BARLET, en l'honneur de M. Charles Barlet, le très savant auteur de l'*Evolution de l'Idée* et de l'*Instruction intégrale* et un, aussi, des *chefs de l'Occultisme moderne*.

M. Carlos de Escobar, vous le devinez déjà, est un de nos jeunes occultistes des plus enthousiastes, il était positiviste (Aug. Comte) auparavant.

---

(1) Capitale de l'Etat du même nom; ville aujourd'hui de 200.000 habitants.

(2) La ville de Santos est le premier port commercial du Brésil après le port du Rio. C'est une ville de 40.000 habitants, la plus importante de cet Etat, après São Paulo, dont la distance est de 79 kilomètres, avec une différence de niveau de 739 mètres.

PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Séance du 30 Janvier 1898.

Médium : Renée Saboureau.

Au cours d'une visite que je fis récemment chez un de mes cousins, secrétaire d'une loge de la F. M. matérialiste, j'avisai une épée flamboyante placée au milieu d'une panoplie.

Je demandai à mon parent ce que signifiait cette arme et je reconnus sans peine, d'après ses explications, que l'utilité de cette épée lui était inconnue.

« Elle serait mieux placée entre mes mains que dans les tiennes, dis-je en riant, car tu ne sais pas à quoi elle est destinée ; si tu veux, je t'enseignerai dans quelle circonstance elle peut servir. »

Volontiers répondit-il, quand ?

« Viens dimanche, j'attends la famille Saboureau ; peut-être serons nous appelés à constater certains phénomènes capables de changer ta manière de voir relativement à l'emploi de l'épée flamboyante. »

Le dimanche suivant, vers huit heures et demie mon cousin arriva muni d'un excellent appareil photographique. Je fus d'autant plus heureux de son arrivée, que jusqu'alors il avait paru mépriser complètement les études psychiques.

Notre salle d'expériences était disposée selon les règles suivies jusqu'ici, et nous étions ainsi placés : ma fille était assise à ma droite, ma femme à ma gauche, Renée Saboureau à la droite de ma fille ; puis Mme Saboureau à la droite de Renée ; plus loin, à quelque pas, mon cou-

sin et son appareil photographique ; à gauche de ma femme était assise Mme X. très fervente matérialiste. En tout, sept personnes.

Indépendamment d'une poire destinée à faire jaillir la lumière électrique, je plaçai entre les mains de mon cousin un petit appareil électrique portatif, permettant d'allumer instantanément une petite lampe à essence, par une simple pression du pouce.

Ces détails sont à retenir.

Toutes nos dispositions étant prises je donnai du papier et des crayons à Renée, qui reçut aussitôt la communication suivante :

« Ne vous effrayez pas, si une sonnette marche laissez-la ; mais si votre cousin appuie sur son lampion je lui f..... une beigne sur .....

« LOSANNE. »

Stupéfaction du cousin.

D. — Combien êtes vous ?

R. — « Nous sommes 7, maintenant nous allons commencer dans cinq minutes, pas de lampes à la main, cousin, vous entendez ! »

« LOSANNE. »

Le cousin tient sa lampe plus fortement que jamais, et semble dire : « nous allons rire, tout à l'heure ».

On emporte la lampe à pétrole et à peine dans l'obscurité que de nombreux et violents déplacements d'objets se produisent, sans contact.

Ma fille, placée entre Renée et moi, déclare qu'une grosse main cherche à arranger sa coiffure, elle s'épeure légèrement ; je cherche à m'emparer de cette main, mais je ne saisis que le vide.

On tire ma manche, dit ma fille, je sens parfaitement que l'étoffe est tirée, je suis la trace de l'invisible main, mais impossible de la saisir. Tout à coup, je reçois un

coup d'ongle (*ou de griffe*) à la figure; je demande de la lumière.

Nous constatons alors qu'une liseuse en ivoire, qui était sur la table, a été placée dans la chevelure de ma fille.

Quant à moi, je porte sous l'œil droit la trace d'une égratignure longue d'environ 12 millimètres, le sang coule.

Glissant rapidement sur l'usage de l'épée flamboyante, j'explique à mon cousin que si j'avais pris les précautions prescrites en pareilles expériences, ce léger incident ne se serait pas produit.

Je demande ensuite :

« Qui a fait cela ? »

Rép. : « C'est Atlas ??? éteignez vite, il f..... le camp, soyez tranquilles, — allons, recommencez, une chose nouvelle, ôtez-moi ce lampion, sans cela je f..... une beigne à votre cousin (2e avis). Nos géants ??? sont ici, marchons tous en chœur.

« LOSANNE. »

Ici permettez-moi de faire remarquer que Renée ne connaît pas un mot de mythologie.

L'obscurité règne de nouveau. Le tapage habituel recommence. Le sifflet retentit, les boites à musique jouent, un harmonica labial donne quelques faibles notes; des sonnettes déposées sur la table sont agitées au-dessus de nos têtes et lancées à terre ; d'invisibles mains nous éventent à l'aide de feuilles de papier prises sur la table, puis ces feuilles de papier sont froissées, mises en boules et lancées sur les assistants.

Un plateau en laque pris sur cette même table m'est apporté jusque sous le menton, je le prends et cherche à saisir la main qui le tient. Impossible.

Je prie alors l'invisible de porter ce plateau à mon



cousin qui occupe une place *diamétralement* opposée à la mienne.

Je suis instantanément obéi et mon cousin saisissant d'une main vigoureuse l'objet ainsi apporté tire fortement à lui ; l'invisible résiste, et finalement un morceau du plateau reste entre les mains de mon parent qui n'a pu saisir la main qui emporte l'autre morceau.

Tout à coup, nous entendons le bruit d'un crayon écrivant avec une rapidité inouïe.

Instantanément, mon cousin presse sur le bouton de l'allumoir électrique portatif qu'il tient à la main, mais... l'appareil ne fonctionne pas. On demande une lampe et nous constatons qu'un des deux récipients de l'appareil ci-dessus désigné a été dévissé et que son contenu inonde la table.

Nouvelle stupéfaction du cousin qui n'a pas quitté son allumoir de la main gauche, la main droite restant libre pour faire fonctionner l'appareil, et surprendre... *l'Imprenable*.

Nous découvrons ensuite sur la table l écriture tracée *directement* dans l'obscurité. Ce message de quatre mots : *je suis très content*, n'est pas signé, les lettres qui le composent mesurant deux centimètres sont moulées et ne présentent aucun ressemblance avec l'écriture des messages *directs* attribués à Losanne, à Mirs, ou au frère de M. Saboureau ; ce n'est ni l'écriture de Renée, ni celle d'aucun des assistants.

Nous faisons l'obscurité pour la troisième fois.

Pendant cette partie de la séance mon cousin est frappé plusieurs fois sur la tête et dans le dos. On lui tire une oreille. Sa chaise est fortement secouée. Il en est d'autant plus surpris qu'il se trouve isolé des autres personnes présentes. Quelques éclairs électriques lui permettent de s'assurer qu'il est bien seul dans cette partie de la pièce.

Pendant ce temps, deux tables dont une fort lourde se déplacent sans contact. *La lueur électrique nous permet*

de suivre la marche de la grande table, la petite passe derrière nous.

Vers la fin de la séance nous tentons d'obtenir quelques photographies à l'aide de l'éclairage par la phébusine.

Deux de ces photographies paraissent constater des dégagements de force psychique émanant du médium.

Les clichés seront conservés.

A. François.

A. Monsieur le Docteur Papus,

23 février 1898.

L'aïeule, octogénaire et depuis longtemps paralysée, s'était éteinte un soir de janvier dernier.

Ma chambre était séparée de celle de la morte par un gros mur, et vu la disposition, la tête du cadavre et la mienne se trouvèrent dans la nuit en face, et de chaque côté de ce mur.

Je désirais reposer car j'en avais le plus grand besoin, mais vainement ; ma tête était comme pénétrée par un brouillard intense (que je ne voyais pas bien entendu) je sentais un vague bouillonnement par tout le corps, mais la tête surtout était particulièrement atteinte.

Je me dis que j'avais probablement pincé une de ces grippes si fréquentes dans cette saison, et que j'en aurais au moins pour huit jours avant de mettre le pied dehors ; enfin je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Cependant, vers le matin, je dus m'assoupir un instant ; une voix m'avertit que « j'allais conduire madame » en effet, j'adressai la parole à cette personne, et la prenant par la taille, je me mis à *descendre* avec elle dans l'azur.



Elle semblait jeune et toute craintive, mais je la rassurai de mon mieux ; l'atmosphère était d'une grande fraîcheur et d'une extrême pûreté et ainsi que je l'ai dit, nous descendions avec une rapidité plus ou moins grande car il me suffisait *de vouloir*, pour nous approcher des saillies des monuments sur notre passage, et à l'aide du pied, arrêter à volonté la rapidité de notre course.

Nous étions ainsi très heureux dans notre voyage, quand à un moment donné, je me réveillai.

Ce réveil eut lieu en trois ou quatre secondes au plus ; j'entendis dans le lointain un cri de détresse et de supplication de ma compagne, et au même instant, trois rayons lumineux sortis de mon œil gauche, me firent apercevoir près de cet œil et rentrant en moi, une petite sphère blanche, gazeuse, de cinq ou six centimètres de diamètre environ, dans laquelle je crus reconnaître, avec la plus grande surprise, *mon effigie*.

Le lendemain j'eus la tête un peu lourde, mais sans autre indisposition.

R = S:.: I:.:

BIBLIOGRAPHIE

Dr T.-J.-M. Collet. — *Isopathie, méthode Pasteur par voie interne, démontrant la certitude et l'unité de la science médicale.* Paris, J.-B. Baillière, 1898, in-8o, XII — 310 p.

Si l'on désigne par force vitale l'unité organique et biologique qui relie entre elles toutes les parties d'un être corporel, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes,

en définissant la maladie comme la rupture de la tension de tels ou tels centres de la force vitale, et cette définition pourra convenir à toutes les écoles de physiologie, en donnant aux mots « force vitale » le sens qui répond à chacune de ces doctrines.

D'autre part, l'art de guérir consiste essentiellement à rétablir l'équilibre dans les courants vitaux où il a été détruit. Cet équilibre peut se rétablir soit en allégeant le pôle trop chargé, soit en chargeant le pôle dégarni.

On peut agir sur les molécules physiques du corps, soit sur ses atomes, soit sur ses essences éthérées ; la première méthode s'appelle l'allopathie, la seconde l'homéopathie, et la troisième la médecine hermétique.

Si l'agent curatif est éthéré, nous avons toutes les variétés de la médecine magnétique (magnétisme, chromothérapie, etc., etc.)

Si enfin au lieu d'étudier l'art de guérir sous le point de vue naturaliste, on l'étudie au point de vue psychologie, on découvre les principes de la médecine mentale telle que la pratiquent entre autres les buddhistes et les christians scientistes.

Si enfin on considère cet art sous le point de vue purement spirituel ou divin, les maladies, au lieu d'être des variations dans l'état d'un *milieu* organique, apparaîtront comme les manifestations d'*êtres* réels destructeurs, et on chassera ces êtres par le procédé de la théurgie.

Ces préliminaires une fois posés, pour bien délimiter le champ de la question, pour l'occultisme, commençons l'analyse du très intéressant ouvrage du Dr Collet. Il pose d'abord une bonne définition de l'organisme, puis du bien et du mal dans l'organisme : santé ou maladie. Chaque organisme possède une force d'assimilation, une force d'élimination et une force de conservation.

La force d'élimination est ou modérée, c'est la santé ; ou rapide, c'est le malaise ; ou exagérée, c'est la maladie. Dans ce dernier cas, il faut aider la Nature.

L'art de guérir consiste donc à stimuler la réaction



naturelle ; cette réaction ne pourra être produite que par des éléments semblables aux éléments nuisibles : et ces éléments pour ne pas opprimer la nature, ni pour la dominer ne devront être qu'en force très petite : donc les médicaments seront analogues ou identiques à l'agent morbide et pris à petite dose.

De là trois écoles : l'Allopathie, qui emploie des éléments à haute dose, donc peu semblables à l'agent morbide ; l'Homéopathie, qui emploie des éléments semblables et l'Isopathie qui emploie les éléments morbides eux-mêmes. Cette Isopathie, dont la Sérothérapie est une forme, guérit en se servant de sécrétions morbides empruntées au malade lui-même ou à un malade de la même maladie.

Le tableau hors texte dans lequel l'auteur donne le schéma de toute action pathologique sera, croyons-nous, d'une grande utilité à tous les médecins qui ne veulent pas se borner à faire de l'empirisme. Le livre du Dr Collet est un livre de philosophe ; il est fondé, à ce que j'ai pu voir, sur les fortes doctrines du Thomisme et il donne à tous les savants actuels un exemple qu'il est à souhaiter de voir souvent suivi.

S.

PENSÉES DE LAO-TSÉ (Tao-te-King)

SUR LES CONQUÉRANTS

Le ministre qui aide le prince par le *Tao* ne doit pas subjuguer l'empire par les armes. Partout où séjournent les troupes, on voit naître les épines et les ronces. A la

suite de grandes guerres, il y a nécessairement des années de disette. Le prince vertueux frappe un coup décisif et il s'arrête.

. . . .

Les armes sont des instruments de malheur. On ne doit en faire usage que pour effrayer ceux qui oppriment ou immolent le peuple. Celui qui est vainqueur sera vaincu à son tour. La guerre est le plus grand malheur qui puisse arriver à l'empire, celui qui détruit la vie des hommes, qui ruine les royaumes, s'attire la colère des peuples et la haine des démons. Il ne manque jamais d'éprouver les châtiments que sa conduite mérite. Si quelqu'un envahit les frontières et trouble le peuple, le prince fort ne peut s'empêcher de prendre les armes pour l'arrêter ; mais il se contente de montrer une seule fois sa force invincible et termine aussitôt la lutte. Celui qui croit que le meilleur plan est de ne pas livrer bataille montre qu'il fait le plus grand cas de la vie des hommes.

Les armes qui ont remporté la victoire ont tué nécessairement beaucoup d'hommes ; aussi le sage, au fond de son cœur, ne se réjouit-il pas de sa victoire. S'il s'en réjouissait, il serait dépouillé de tout sentiment de pitié : et il aimerait à tuer les hommes. Un tel prince, le ciel l'abandonne à jamais, les peuples se révoltent contre lui. Jamais un tel homme n'est parvenu à régner longtemps sur le peuple.

Dans l'antiquité quand un général avait remporté la victoire il prenait le deuil. Il se mettait dans le temple à la place de celui qui préside aux rites funèbres et vêtus de vêtements unis, il pleurait et poussait des sanglots.

LIVRES REÇUS

Iconographie symbolique des alphabets phéniciens et Hébreux, par le Dr JOSE A. ALVAREZ DE PERALTA.

Parmi les livres reçus dernièrement, nous remarquons le beau travail de M. le Dr Jose A. Alvarez de Peralta sur l'iconographie symbolique des alphabets phéniciens et hébreux. Ce savant essai d'herméneutique, basé sur des connaissances approfondies de la science antique, ne peut manquer d'avoir un grand retentissement. Nous pensons faire œuvre utile et intéressante en essayant de faire connaître les idées exprimées dans cette remarquable étude et d'inspirer aux étudiants avancés le désir de la lire.

Le but que l'auteur s'est proposé est d'expliquer le sens attaché à la *forme* même des lettres des deux alphabets, d'indiquer les enseignements ésotériques qui y sont contenus, les conceptions renfermées dans les noms donnés aux signes et aux mots correspondants à la valeur numérale de ces signes.

Avant de commencer cette étude, l'auteur nous donne des détails intéressants sur les symboles de l'antiquité, si mal compris par les savants non initiés, et cite entre autres la légende d'Osiris et d'Isis endormis dans la fleur du Lotus sacré, légende qui a donné lieu à de si fantaisistes interprétations.

Dans cette étude préliminaire vraiment très remarquable, tout serait à citer *in extenso*. Je me contenterai de traduire le passage suivant qui montrera bien la façon magistrale dont l'auteur a compris les enseignements de la tradition :

« Dieu est l'Etre.

« Le symbolisme de l'antique Orient confondait en un
« seul les enseignements théologiques et philosophiques.
« Le point, par exemple, était la représentation symbo-
« lique de Dieu en lui-même et, en même temps, de
« l'Etre en tant que notion pure. Dieu considéré en lui-
« même, et l'Etre pur sont deux conceptions identiques
« et ont une réalité purement subjective. Le sentiment
« du Divin est universel, inné, non acquis; il a surgi
« dans la vie consciente de l'homme primitif au moment
« où sa capacité psychique s'est trouvée assez grande. La
« sagesse de l'antique Orient ne se donna pas la peine
« de prouver l'existence de Dieu, mais elle développa
« l'idée ineffable du Divin en recourant à des artifices
« dialectiques pour *chiffrer,* dans les symboles et les
« Mythes, les aspects de la vie divine, c'est-à-dire pour
« enseigner en des schémas symboliques les relations
« de Dieu avec lui-même et l'Univers. Une méthode
« analogue fut employée pour fixer les enseignements
« sur les aspects fondamentaux du Processus de l'Etre.

« Les lettres de l'alphabet hébraïque nous serviront de preuve. En résumé, pour la sagesse orientale, l'Être était une catégorie métaphysique de l'ordre de l'indéterminé et Dieu, l'Ens necessarium, l'absolu, Un en Essence pour lui et par lui, triple d'aspects. »

Après avoir fait remarquer le rapport étroit qui existe comme valeur phonétique entre les voyelles de l'alphabet grec : Α Ε Υ Η Ι Ω et les lettres considérées comme telles en hébreu, c'est-à-dire עיחוהא, l'auteur explique pour quelle raison certains Hébraïsants ne reconnaissent pas de voyelles, définit le caractère idéographique et arrive enfin à une étude très importante sur les origines du langage qui mérite une attention spéciale. Voici, en résumé, les idées de l'auteur à ce sujet. Elles sont, à notre avis, remarquables.

Le langage humain n'est pas le simple résultat d'un instinct mais il est une faculté très élevée de l'homme : dans ses premières formes de la parole, même les plus



rudes, brillait déjà le verbe lumineux par quoi l'entendement humain percevait la réalité, la sentait et la pensait. Toutes les facultés de son Etre l'homme les possédait, mais en germe et, grâce à la loi éternelle du progrès, elles devaient se développer merveilleusement dans l'homme civilisé.

L'étude du Ve chapitre de la Genèse permet de fixer à 130 ans la période pendant laquelle l'homme n'émettait que des sons gutturaux inarticulés et à 235 ans la période d'inconscience. Un exemple fera comprendre le procédé. Le mot Adam אדמ décomposé nous donne le sens général d'un Etre dont la pensée n'est pas manifestée. Le mot קל qol, son, voix, donne par sa valeur numérale 130. En employant ces mots, l'écrivain biblique semble affirmer que le langage de l'homme primitif fut pendant 130 ans composé de mots inarticulés.

Les premiers mots employés furent monosyllabiques ; ils n'étaient pas irréductibles comme l'affirment les linguistiques profanes ; mais un rapport étroit et juste existait entre leurs éléments glottiques et l'idée pensée, la nécessité sentie. Chaque mot est un tout organique. L'homme primitif modelait, pour ainsi dire, ses idées, en leur donnant une forme orale, sans effort, par la seule vertu de ses facultés innées. Les sages firent durant de longs siècles ce travail énorme et admirable de ranger les monosyllabes en groupes distincts d'après l'organe vocal qui les engendrait. On prit l'habitude de donner aux mots leur sens réel et leur sens figuré et, ayant ainsi borné la puissance de signification de chaque monosyllabe primitif, il fut plus facile d'enrichir la langue avec des mots dissyllabiques et polysyllabiques.

L'invention de l'écriture remonte, d'après Moïse, à 325 ans après la création de l'homme. Telles sont en résumé les idées exprimées dans cette première partie ; elles nous ont entraîné à quelques longueurs qui, nous l'espérons, n'auront pas été inutiles.

Après cette remarquable introduction, l'auteur aborde

l'étude détaillée de chaque lettre de l'alphabet hébraïque. Il donne d'abord la signification de la lettre, le symbole représentatif de ce nom et les renseignements ésotériques qu'il contient. Il établit ensuite les concordances entre le sens du *nom* de la lettre et l'enseignement théologique CHIFFRÉ, dans sa forme antique ; il termine ensuite par l'étude de la valeur numérale de la lettre et des correspondances générales. Le tout est appuyé sur de nombreuses citations d'auteurs français, italiens, latins, grecs, etc.

Nous ne pouvons, on le comprend, passer en revue, même rapidement, ce long travail. Cependant, pour en donner une idée approximative, nous résumerons l'étude de la lettre א.

Aleph, nom de cette lettre, est un mot phénicien qui signifie : bœuf, taureau. Cet animal, en hiérographie orientale, était le symbole représentatif de Dieu-créateur et de l'Etre considéré comme ayant en lui la possibilité de passer de *puissance en acte.*

Au point de vue de l'enseignement ésotérique, le mot aleph se compose de אל, Dieu, et de ף ou bouche ; par métonimie : mot ; par extension : pensée ; il signifie donc Dieu-parole, autrement dit le *Verbe Divin.*

Comme valeur numérale, א égale 1, symbole du pouvoir Suprême créateur et conservateur.

Au point de vue idéographique, le mot aleph exprime א l'unique, ל déploiement ף de la bouche. En effet, la voyelle A est la *seule* qui s'emette en ouvrant les lèvres.

Cet exemple suffira, nous l'espérons, pour donner une idée du travail entier.

L'ouvrage comprend encore une deuxième partie qui est un résumé, une sorte de récapitulation et deux suppléments consacrés le premier à des considérations sur la cabbale, le deuxième à des citations de Lœscher, Fabre d'Olivet, Garcia Blanco Barzilai sur la valeur idéologique attribuée aux lettres.

Je terminerai ici cette analyse bien imparfaite, mais qui inspirera peut-être à quelques-uns de nos lecteurs le



désir de se procurer le beau travail du docteur de Peralta qu'on peut considérer comme presque indispensable à tout étudiant avancé.

PHANEG.

***

Nous ferons dans le prochain numéro un compte rendu spécial de la traduction de Shakespeare par Jules Lermina, dont le 1er volume vient de paraître magnifiquement illustré par Robida. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se procurer cette superbe publication. (Boulanger, éditeur, et toutes les librairies.)



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

UNION IDÉALISTE UNIVERSELLE

Notes and Queries, S. M. Gould à Manchester (N. H.) U. S. A.

Frie ord, A. Sabro à Christiania (Norwège.)

Nordisk Frimurer-Titenda, Alb. Lange à Christiania (Norwège).

Die Religion des Geistes, Fertung, Herrengasse, 68, Budapest (Hongrie)

Nuova Lux, 82, via Castro Pretorio à Rome (Italie).

Luz astral, 6, passage Sarmiento à Buenos-Ayres (République Argentine).

L'Initiation, 10, avenue des Peupliers, Paris.

El-Hadirah, 19, rue de la Kasbah, Tunis.



JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue St-Jean, Douai (Nord).

HERMÉTISME, ALCHIMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 10, rue Durand-Claye, Paris

MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMŒOPATHIE

Matines (revue mensuelle), 42, rue Fontaine-Saint-Georges, Paris.

LITTÉRATURE ET ART

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White C°, Georgia, U.S.A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26, Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Il Mondo Secreto.

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague (Bohême), Puch majerova Ul 36.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste.



TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

